

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

N° 7 — JUILLET 1897

SCEAUX

IMPRIMERIE E. CHARAIRE

68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

—
1897

CONSEIL D'ADMINISTRATION

POUR L'ANNÉE 1896-1897

Présidente : M^{lle} LAURIOL.

Vice-Présidente : M^{lle} PERNESSEY.

Trésorière : M^{lle} MAHAUT.

Secrétaire : M^{lle} ROBERT.

Membres : $\left\{ \begin{array}{l} \text{M}^{\text{me}} \text{ JANIN.} \\ \text{M}^{\text{ll}} \text{ B. CHAMPOMIER.} \\ \text{HECQUET.} \\ \text{V. THOMAS.} \\ \text{VIAUD.} \end{array} \right.$

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

SOMMAIRE

1. Réunion générale du 4 août. — Ordre du jour et avis.	283
2. Renouvellement du tiers sortant du Conseil d'administration.	285
3. Notice nécrologique	286
4. Lettre de M. Pécaut à un instituteur	287
5. Au sujet d'un article récent	294
6. La carte de l'Europe actuelle. — Conférences de M. Sorel (Notes d'élève).	299
7. Notes d'un professeur d'école normale	309
8. Un voyage en Angleterre. — Avis	317
9. Annuaire des élèves de l'École	318

RÉUNION GÉNÉRALE DU 4 AOUT

La réunion générale est fixée au mercredi 4 août, à 10 h. 1/2 du matin à l'École normale de Fontenay-aux-Roses :

L'ordre du jour de cette réunion sera le suivant :

- 1° Exposé de la situation de la société au mois d'août 1897;
- 2° Compte rendu des recettes et des dépenses pendant l'année 1896-1897;
- 3° Renouvellement du tiers sortant des membres du Conseil d'administration;
- 4° Proposition d'addition à l'article 5 des statuts en vue du rachat de la cotisation annuelle au moyen d'un versement unique;
- 5° Emploi des fonds disponibles;
- 6° Communications, propositions et vœux.

Mesdames les associées sont invitées à prendre part au banquet que le Conseil d'administration organise à l'École le mercredi 4 août, à midi. Les

associées qui comptent assister à ce banquet sont priées de se faire inscrire avant le 25 juillet et d'envoyer à la trésorière la cotisation fixée à 3 francs.

M^{lle} Hequet demande aux associées qui souhaitent être reçues à Fontenay dès la veille ou pour la nuit suivante, de vouloir bien lui écrire avant le 30 juillet.

Nous espérons que M. Pécaut et M. Steeg pourront assister à la réunion de l'après-midi.

RENOUVELLEMENT DU TIERS SORTANT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

L'Assemblée générale annuelle du 6 août dernier a décidé que le vote par correspondance serait essayé dès cette année.

Nous prions les associées qui n'assisteront pas à la réunion de vouloir bien nous envoyer leur bulletin avant le lundi 2 août.

Pour assurer le secret du vote, il suffit de renfermer son bulletin dans une première enveloppe, de la fermer, et de la mettre dans une seconde enveloppe contresignée et adressée à la secrétaire de l'Association.

Le sort ayant désigné les deux premiers tiers sortis en 1895 et 1896, les trois membres qui constituent le tiers sortant cette année sont M^{lles} Champomier, Hecquet, Viaud. Nous rappelons que les membres du Conseil sont rééligibles.

Un autre membre du Comité, M^{me} Janin, a remis sa démission à la Présidente. Les associées ont donc à élire quatre membres, trois pour une période de trois années, le quatrième pour deux années seulement, M^{me} Janin ayant été réélue en 1896.

Nous prions les associées de faire nettement cette distinction en rédigeant leur bulletin de vote.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

Les élèves de la promotion de 1890 auront appris avec une douloureuse émotion, le mois dernier, la mort prématurée de leur ancienne compagne, M^{lle} Morot.

Élève de l'École normale de Chartres et de l'École Pape-Carpannier, M^{lle} Morot passa deux années laborieuses à l'École de Fontenay et débuta dans l'enseignement à l'École normale de Quimper en octobre 1892. Sans doute, elle portait déjà le germe de la maladie qui donna les plus graves inquiétudes dès l'année suivante, et qui devait désormais rendre si pénible pour elle la tâche de professeur d'École normale. Elle demanda un poste dans le Midi et fut nommée d'abord à Perpignan, puis à Tarbes en 1895. Le séjour dans un climat plus doux n'arrêta pas la marche de la maladie ; quatre années d'enseignement, interrompues par une année de congé qu'elle passa à l'École normale de Tarbes, suffirent à épuiser ses forces, à abattre le courage avec lequel elle avait d'abord essayé de lutter contre le mal.

Qu'il nous soit permis ici, en unissant nos regrets et nos souvenirs, de lui dire adieu avec une sincère affection.

M. M.

Jun 1897.

LETTRE DE M. PÉCAUT AU PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS DE PARIS

Les associées liront avec plaisir la lettre suivante, adressée par M. Pécaut au président de l'Association des Instituteurs de Paris pour l'éducation et le patronage de la jeunesse des écoles. Nous extrayons cette lettre d'un numéro de *La Jeunesse Française*, organe officiel de l'Association (numéro du 5 juin 1897).

« Mon cher Président,

« Sans vous le dire, j'ai bien des fois pensé à vous cet hiver, à vous, à vos amis, à votre œuvre de patronage, en lisant ce que l'on a écrit de part et d'autre sur la criminalité des jeunes adultes et sur les résultats de l'éducation morale qui se donne dans les écoles publiques. Je m'entretenais mentalement avec vous, et, de loin, je vous criais : Ne soyez surpris ni des exigences qu'affiche la société à votre égard, ni des jugements injustes dont vous avez à vous plaindre. Dans le désarroi général des idées, lorsque les vieilles institutions spirituelles ont perdu en grande partie leur crédit en perdant le sens de la vie et de la pensée modernes, il est naturel qu'on se tourne vers l'école, la grande institution laïque, d'ordre spirituel, qui couvre de son ombre le pays tout entier, qui est servie par des légions de maîtres, pour laquelle on n'a rien épargné et à qui on a témoigné une confiance presque sans bornes. Et il est également naturel qu'une société telle que la nôtre, habituée depuis des siècles à ne pas se conduire elle-même, pas plus dans le temporel que dans le spirituel, s'en prenne à l'école du désordre moral qui persiste ou se propage, et la rende responsable des crimes, du libertinage, de la frivolité même, comme elle s'en prend au gouvernement de sa propre inertie ou de son manque de sens et de vertus politiques.

« Considérez, vous disais-je encore, que cet excès même d'exigences et cette injustice sont un hommage rendu à la puissance dont l'école dispose. Je n'exagère pas en parlant de *puissance* ; sans doute on se trompe en croyant ou en ayant l'air de croire qu'elle peut tout,

ou peu s'en faut; mais on ne se trompe pas en pensant qu'elle peut beaucoup et que, si elle savait et voulait, elle pourrait encore davantage; si bien qu'il dépendrait d'elle de modifier profondément, non pas en un jour, ni en quelques années, mais à la longue, l'état moral de la jeunesse et les chances d'avenir du pays. Mais saura-t-elle, voudra-t-elle comme il le faudrait pour mériter d'être l'une des réformatrices du pays : tout est là.

« Il est vrai, d'autres influences que la nôtre (on ne saurait trop le rappeler) concourent à former l'esprit public, et par suite à fixer la destinée de la nation : la littérature, celle d'en bas et celle d'en haut, théâtre, romans-feuilletons, dont on ne saurait dire si la portée ne dépasse pas celle même de la famille; la presse quotidienne, avec ses millions d'abonnés; les Églises, et entre toutes l'Église catholique, maîtresse presque absolue de l'âme des femmes; enfin l'exemple social, le maître par excellence, produit de ces causes diverses et du naturel de la race, qui finit toujours par avoir le dernier mot. Il semble, au premier aspect, que l'école soit réduite à faire petite figure auprès de ces grands précepteurs qui parlent tous les jours par tant de voix habiles à se faire écouter : voix de l'intérêt, de la passion, de l'espérance ou de la peur, organe des nobles sentiments, et quelquefois des plus vils. Et de fait, rien ne nous garantit à l'avance que l'école comptera parmi les éducateurs principaux de l'âme populaire : ni ses programmes variés, ni même son programme de morale, ne suffisent à la qualifier pour ce haut office, pas plus que l'enseignement quotidien du catéchisme ne suffit à attester l'action morale effective de l'Église. Il peut donc arriver que, malgré l'immense appareil dont nous disposons, et malgré le régime de centralisation qui en accroît indéfiniment la portée, notre action éducative soit à peu près nulle, mais on ne nous le pardonnera pas; et si l'on vient à parler un jour de la « banqueroute » de l'école, ce ne sera que justice.

« Il est certain, en effet, que nos moyens sont incomparables, par où j'entends bien qu'ils dépassent, à la comparaison, tous ceux que les autres institutions peuvent mettre en œuvre. Quel autre que nous possède le privilège de parler à l'enfant dès le plus jeune âge de raison, durant plusieurs années, tous les jours et plusieurs heures par jour? Chargés de l'instruire, ne sommes-nous pas admis seuls à l'office bien plus important de former son esprit, de lui inculquer des habitudes de penser, de se rendre compte, d'observer, de réfléchir, qui le suivront toute sa vie. Maîtres de la jeune intelligence, ne prenons-nous pas de là, presque sans le savoir, autorité sur la jeune âme, qui croit à notre parole et à notre exemple, qui appelle bien ce que nous appelons bien, et mal ce que nous appelons mal; sur qui enfin notre

action, sans être toute-puissante, n'a guère de mesure que notre propre valeur morale?

« Cette action est d'ailleurs marquée d'un caractère distinct, qui lui assure — si nous sommes dignes de l'exercer — une portée exceptionnelle. Elle est toute de *raison* et de *nature*, toute laïque. C'est la force de l'école pour qui sait le comprendre. Comme elle ne parle que raison, et qu'elle invoque exclusivement des raisons naturelles, soit qu'elle enseigne la grammaire ou l'arithmétique, ou l'histoire ou les éléments des sciences, elle ne fait appel aussi qu'à la raison, à la conscience, c'est-à-dire à la nature vraie, à ce qu'il y a en nous d'humanité; bref, à l'évidence morale, pour enseigner la règle de vivre. Par cet esprit commun à l'enseignement et à l'éducation, elle se trouve de plain-pied avec la vie réelle, en pleine harmonie avec l'esprit moderne, avec celui de nos sciences, de notre législation, de notre politique. De là sa force : en passant de l'école dans le monde, on ne change pas de climat, sinon que l'école exprime, enseigne, ce que le monde professe de meilleur, de plus digne d'être pratiqué, mais qu'il ne pratique guère.

« Voilà, mon cher président, de quoi je souhaiterais que tous nos amis, les instituteurs, fussent bien pénétrés. Ils sont des maîtres laïques; cela veut-il dire seulement qu'ils portent l'habit de tout le monde au lieu d'un habit d'église, ou qu'ils relèvent de leurs seuls inspecteurs, au lieu de faire vœu d'obéissance à des supérieurs? N'est-ce pas plutôt que dans toutes les parties de l'enseignement et de la discipline ils invoquent l'évidence intellectuelle ou l'évidence morale, la raison sous ses formes diverses, bon sens, logique du raisonnement, conscience, sentiment, sans recourir à d'autres arbitres? N'est-ce pas le principe vital de l'école moderne que toute autorité autre que celle de la raison lui est étrangère?

« Mais il faut que cette raison soit, non seulement la plus correcte possible, la plus conforme aux lois de la logique, mais en même temps la plus ample, la plus ouverte à toute vérité. Il faut que, loin de répudier au nom d'un bon sens superficiel la tradition, la sagesse philosophique ou religieuse du passé, elle s'en empare comme de son bien propre, la soumettant sans scrupule à ses méthodes ordinaires d'examen, et ne retenant que ce qui résiste à cette épreuve. Ce serait une pauvre raison et une bien pauvre école que celles qui prétendraient n'enseigner que ce qui se voit, se touche, se démontre mathématiquement, sans s'inquiéter de tout ce que l'humanité, par l'effort continu de ses sages, de ses voyants, de ses législateurs, a fait surgir de vérité, de noblesse, d'aspirations et de repentirs, en un mot d'idéal du fond de l'âme humaine. Tout cela, quoi qu'on en dise, est de la nature, tout

cela est humain, tout cela est de la raison; et en se l'appropriant librement, la raison ne fait que s'enrichir de son légitime héritage; si bien que nos maîtres d'école, en affectant, par exemple, de négliger les leçons d'Épictète, de Socrate, de Jésus, comme un enseignement suranné, méconnaîtraient leurs vrais ancêtres spirituels et l'idéal dont vivent aujourd'hui encore le monde et eux-mêmes.

« Cette réserve faite, qui commande l'humilité intellectuelle et le respect à l'égard de la tradition, affirmons d'autant plus nettement que la mission propre de l'école, dans l'éducation comme dans le reste, est de cultiver la raison libre, de former les âmes au gouvernement d'elles-mêmes sous l'autorité de la conscience, de rendre ainsi la discipline morale plus intérieure, plus personnelle, par conséquent plus ample, plus exigeante et plus sévère. N'estimez-vous pas avec moi qu'un grand progrès serait accompli si notre personnel enseignant, ou seulement l'élite de ce personnel, venait à prendre nettement conscience de sa véritable raison d'être et des principes régulateurs qu'enferme le seul titre de *laïques*? Ne vous semble-t-il pas que le problème angoissant de l'avenir de notre pays en serait un peu éclairci, et qu'il y a du moins tel retour de l'esprit public en arrière qui deviendrait impossible?

« Mais il est un autre progrès à souhaiter, si nous voulons ne pas faillir au devoir qui résulte d'une situation morale de plus en plus inquiétante. Sans doute rien n'est plus injuste, rien ne trahit mieux la violence de l'esprit de parti que d'imputer à l'école l'aggravation de la criminalité des jeunes adultes. M. Tarde a fait voir quelles causes sociales, politiques, économiques, et nullement scolaires, expliquent ce phénomène lamentable autant qu'incontestable. Il aurait pu ajouter, en s'informant auprès de ceux qui sont en mesure d'observer l'école de près et sans préjugés d'aucune sorte, qu'en fait la moralité des élèves, de l'immense majorité des élèves jusqu'à leur sortie des classes, s'élève au lieu de s'abaisser, qu'ils gagnent au moins en *vertus civilisées*, j'entends en politesse, en propreté, en ponctualité, en pratique de l'ordre, en retenue, en décence de langage et de manières, en ménagements mutuels, en égards pour les parents, en probité journalière. Tout cela n'est pas, il est vrai, la *vertu* au sens profond, la vertu du sage stoïcien ou du sage chrétien; mais est-il un père de famille, même parmi nos adversaires qui en fasse fi pour ses enfants, qui plutôt ne se réjouisse d'une semblable conquête sur l'animal grossier, égoïste, violent, polisson?

« Toutefois la société nous demande davantage, et nous ne saurions nous en plaindre; car la force des choses, résultant des révolutions économiques, politiques, morales, la contraint de nous le demander.

Il n'y a malheureusement aucune exagération à dire que c'est pour elle, pour la France, une question de salut. Des influences dissolvantes la travaillent intérieurement, aussi bien dans les classes riches ou aisées, sans épargner (tant s'en faut) la partie la plus instruite, que dans les classes populaires. Elle a besoin, pour y résister, de trouver quelque part un point d'appui, où se concentrent, non pas de forces miraculeuses, mais tout ce qu'il y a encore en elle (et il y en a beaucoup) de principes tutélaires, d'instincts généreux de race, d'honnêtes sentiments héréditaires, d'habitudes saines de famille et de profession, enfin d'honneur, de vertu, de sagesse pratique; et que de ce foyer commun, entretenu et renouvelé avec un soin pieux, il se dégage sans cesse assez de lumière et de chaleur pour ranimer la santé nationale.

« Or, je le demande toujours, où trouver ce point d'appui, ce centre de la vie générale, sinon dans l'école? Où trouver pour cette grande œuvre des auxiliaires à la fois assez instruits, assez simples de cœur et d'esprit, assez voisins du peuple et assez nombreux, sinon chez les instituteurs?

« Oh! certes, je me garderais bien, en si grave matière, de leur décerner, de nous décerner à tous une supériorité imaginaire. Nous ne sommes ni des philosophes, ni des apôtres; nous n'apportons pas de doctrines nouvelles, et la plupart de nos maîtres ont été mal préparés par leur éducation ou par leur vocation naturelle à enseigner la morale. Toutefois, il est un genre de supériorité, s'il est permis d'employer ce mot emphatique, auquel ils peuvent prétendre. Ce sont de braves gens, disposés à faire leur devoir au poste qu'on leur assigne; ils croient à la *vertu de la parole*, et c'est pourquoi ils enseignent en laïques, c'est-à-dire au nom de l'expérience et de la raison: et leur parole, si peu savante ou peu inspirée soit-elle, a pourtant quelque efficacité, étant prise au sérieux et au même titre que les autres enseignements; on l'écoute parce que c'est la langue vulgaire, celle de tout le monde et parce qu'on la préjuge absolument saine, étant absolument libre. Parole laïque, parole de raison, parole libre, parole sincère, parole sérieuse, autant d'expressions corrélatives.

« Vous conviendrez, mes chers amis, que cela nous confère *à priori* de grands avantages, si nous voulons répondre à l'appel du pays. Mais encore faut-il qu'à cette parole laïque, nous donnions de la substance et du poids en nous appliquant à la nourrir de tout ce que le temps présent et le temps passé nous offrent de vrai et de plus sûrement raisonnable, de plus conforme à notre nature supérieure, de plus propre à entretenir une vie d'homme digne de ce nom. A cet égard, le commerce dont j'ai parlé avec la tradition, soit religieuse, soit philosophique, manié librement comme tout autre produit de

l'humanité, nous rendrait le service de donner à notre enseignement plus de profondeur, plus de réalité intérieure, partant plus de portée. Il nous aiderait à mieux sonder la nature humaine, sa misère et sa grandeur; en nous désabusant d'un optimisme superficiel, il nous porterait à recommander à nos élèves le sévère examen de conscience et la réforme intérieure au lieu du simple perfectionnement de la vie extérieure et sociale. Par là, il nous aiderait à former des *caractères*, des hommes véritablement libres, sujets dociles de la loi intérieure, sans superstition ni servilité spirituelle, comme sans libertinage d'esprit, capables de former au sein de la société française un noyau de résistance à tout mal, ainsi que d'initiative féconde pour tout bien.

« Élever le niveau de la moralité, préparer de longue main de vigoureuses individualités morales : c'est le double bienfait que le pays sollicite de vous. J'atteste qu'il ne dépasse pas vos moyens, pourvu que vous teniez votre cœur aussi haut que votre tâche, et que vous appliquiez à l'éducation le même sérieux, la même *passion du mieux*, que les hommes d'action, commerçants, industriels, politiques, appliquent à faire aboutir une affaire très importante.

« Viser profond, aller au vif, c'est-à-dire à l'âme même, sans l'assentiment de laquelle toute moralité est en l'air et précaire, oui, c'est ce que l'enseignement laïque doit apprendre pour déployer toute sa vertu, et qui n'est nullement en dehors des possibilités *naturelles*.

« Il y a encore un autre progrès à poursuivre : c'est de viser juste. Je veux dire par là de porter avec précision et avec insistance son effort sur quelques points saillants, au lieu de le disséminer également sur tous les devoirs et tous les principes, comme s'ils étaient d'égale importance, soit en eux-mêmes, soit en égard aux circonstances contemporaines. Niera-t-on, par exemple, que le respect de la vérité, le devoir de sincérité n'ait droit à une particulière mention dans un temps où ce qui manque le plus et ce qui serait le plus *nécessaires* à la vie publique, ce sont des *caractères*? ou encore qu'il ne soit nécessaire d'insister fortement sur le caractère moral de la liberté, aussi bien pour les peuples que pour les individus, sur son imprescriptible dignité, sur les austères conditions qu'elle implique.

« Avec cela, sans doute, vous ne changerez pas à vous seuls la situation générale; vous ne serez pas seuls à sauver le pays de la décadence menaçante; il y faut bien d'autres influences d'enseignement et d'exemple, y compris d'énergiques mesures légales et administratives appliquées avec persévérance; mais il dépend incontestablement de nous, qui sommes une grande armée établie sur tous les points du territoire, de résister sur la ligne entière à l'ennemi intérieur, plus

redoutable que l'étranger même, en faisant de chaque classe élémentaire, supérieure ou cours d'adultes, une véritable *école nationale d'hommes*, d'où sortent pour l'honneur et le salut du pays des esprits droits et des âmes honnêtes et robustes.

« Quesi pourtant quelques-uns jugeaient ce langage trop ambitieux, je dirais de grand cœur : heureux encore et béni l'instituteur qui, possédé de l'amour de son pays dans son humble école de la ville ou de la campagne, aura sans éclat et sans bruit répandu sans se décourager la bonne semence, se faisant lui-même plus homme de bien pour susceiter des hommes de bien, remportant ainsi par avance, dans la personne de ses élèves, quelque obscure victoire sur le vice, la déraison, l'indiscipline domestique ou sociale ! Grâce à lui et à ses pareils, la prophétie d'un poète populaire étranger pourrait n'être pas chez nous une chimère :

« J'ai confiance en l'avenir ; des tempêtes éclateront sans doute, « comme le monde n'en a pas encore connu. Mais si nous parvenons à « sauvegarder l'idéal et les vertus des meilleurs de nos ancêtres, la simplicité des mœurs, l'esprit de sacrifice, les affections de famille, « l'amour et la fidélité, une gaieté franche et cordiale, si nous parvenons à les transmettre aux générations à venir, tout pourrait encore « tourner au mieux. »

F. PÉCAUT.

AU SUJET D'UN ARTICLE RÉCENT

Un article intitulé : « Les femmes qui enseignent » a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} juin dernier, sous la signature de M. Maurice Talmeyr. Il a fait quelque bruit dans le monde de l'enseignement et ailleurs. Peut-être n'est-il pas inutile de le regarder d'un peu près, pour voir ce qu'il contient et quelle en peut être la portée.

L'auteur se demande ce qu'un étranger au monde de l'enseignement pourrait bien voir et apprendre en « poussant une pointe » de ce côté. Celui qui « pousse une pointe » sur un terrain qu'il ne connaît pas est-il bien apte à se rendre compte de ce que ce terrain produit ? M. Talmeyr, étranger à l'enseignement, était-il — *par cela même qu'il y était étranger* — plus capable que les professionnels de voir et d'apprécier ce qu'est l'enseignement des femmes et de juger ce que, pour elles, vaut la carrière de l'enseignement ? N'était-il pas à craindre : 1^o que M. Talmeyr vit seulement une partie de ce qui est : de là des généralisations téméraires ; 2^o qu'il vit autre chose que ce qui est : de là, presque infailliblement des affirmations inexactes.

Le ton général de l'article est celui du persillage. L'ironie légèrement sarcastique avec laquelle il présente certains détails tend à leur donner un air ridicule et grotesque et à faire condamner l'ensemble sur ces détails. Le portrait de la Directrice d'École primaire, montée sur le manège des chevaux de bois, à la fête de son village, donne l'une des notes les plus caractéristiques de ce genre d'esprit.

La dame est sur un cheval « jaune clair reverni de frais » ! S'il était brun ou blanc, il serait plus sérieux, la dame aussi ; mais il est

1. Nous indiquons aux associées les divers articles qui ont paru à ce propos :
Le Journal des Débats, du 10 juin : Les métiers des femmes, par M. E. Rod.
Le Signal du 13 juin : Fontenay-aux-Roses, par M. Frank Piaux.
Le Temps du 18 juin : Les Femmes dans l'enseignement.
Le Manuel général de l'Instruction primaire du 19 juin et du 26 juin : Les femmes qui enseignent et la *Revue des Deux-Mondes*, par M. F. Buisson.
Le Petit Temps du 1^{er} juillet : Portrait d'une élève de Fontenay.
Le Bulletin de l'Instruction publique du 3 juillet : Discours de M. Rambaud à la distribution des prix de l'Association philotechnique.

jaune ! Et il « hennit rouge » et à chaque tour « ses hennissements deviennent de plus en plus rouges » : le ridicule de l'institutrice s'en accroît d'autant. C'est par des traits analogues que le blâme, le discrédit sont, dans l'article, insensiblement attachés à une fonction ou à une institution.

Et ce portrait de Jules Ferry qu'on rencontre à Fontenay à tous les tournants de porte, de face, de profil, de trois quarts ? Symbolise-t-il assez bien l'idéal que l'École présente à ses élèves, pour les préparer à leur « métier d'abnégation ». Tout compte fait, il n'y a qu'un seul portrait de J. Ferry à Fontenay, et il est dans le vestibule de la maison. Il est donc difficile de le rencontrer à tous les tournants de porte, à moins que ce ne soit par l'effet d'une suggestion dont vraiment Fontenay n'est pas coupable.

Les traits de ce genre, habilement semés au cours de l'article, amusent le lecteur et le laissent moins prêt à discuter des affirmations cependant parfois discutables.

Que de réponses faciles à faire aux interrogations que se pose M. Talmeyr et qu'il juge probablement embarrassantes. Pourquoi y a-t-il encore 2,734 institutrices *non brevetées* ? Mais parce que la laïcisation des écoles se fait avec une patiente lenteur, et que 2,700 institutrices congréganistes enseignent encore dans des écoles publiques de filles, munies de la lettre d'obédience qui, avant la loi de 1881, leur était un titre suffisant.

Que deviennent les quinze mille à vingt mille brevets qui ne peuvent actuellement trouver leur emploi dans l'enseignement et qui constituent une « pléthore » deux fois constatée ? Quelques-uns sont peut-être au Jardin de Paris, ainsi que le constate une anecdote qui n'a que la valeur d'une anecdote : beaucoup se trouvent dans les familles bourgeoises dont les filles ne se destinent pas à l'enseignement ; ce brevet est une sorte de consécration de leurs études.

« Pourquoi cette variété et ce chaos dans la nature et la multiplicité des examens ? » Parce qu'il y a des formes multiples de l'enseignement féminin et que cette variété même offre à chacune des futures institutrices la voie la plus en harmonie avec ses aptitudes propres.

Faut-il insister sur le caractère de ces diverses questions ?

Avant de terminer cette rapide revue des détails, mentionnons en passant quelques insinuations charitables que l'on rencontre fréquemment dans l'article.

L'élève de Fontenay est en général pourvue d'une place, mais toujours modeste, *même quand elle paraît ne pas l'être*. D'où il faut conclure : Cette place ne semblera pas trop modeste à la titulaire, ni à ses

chefs; l'auteur, seul, a reconnu qu'elle l'était. Il lui faut un argument à l'appui de sa thèse : les faits ne le lui fourniraient pas, il le crée et lui donne force, en lui donnant vie.

Et cet entretien entre deux portes, entre la directrice de Fontenay et un professeur de l'École! « L'inquiétude, et une inquiétude assez vive, en *semblait* le fond. » Quelle place et quel moment bien choisis pour se communiquer des impressions de cette sorte — y en eût-il à échanger! — Une telle conversation à l'improviste et devant un visiteur étranger : quelle vraisemblance!

Mais à quoi bon multiplier les exemples? La lecture de l'article témoigne surtout du souci d'être amusant et spirituel.

Ce qui est peut-être le plus intéressant à rechercher, c'est l'idée générale qui domine toute cette « question des femmes qui enseignent »; on pourrait peut-être la formuler ainsi :

Ni les femmes, celles tout au moins qui appartiennent à la société laïque, ne conviennent à l'enseignement, ni l'enseignement ne convient aux femmes.

Les femmes ne conviennent pas à l'enseignement parce qu'elles ne se résignent pas assez volontiers à une situation pécuniaire modeste, et parce qu'elles n'ont pas une foi qui leur permettrait de supporter sans faiblir les déboires et les déceptions dont leur carrière est toujours semée.

L'enseignement ne convient pas aux femmes, parce qu'il ne leur donne pas une situation en rapport avec ce qu'elles avaient espéré, parce que la fonction établit et maintient un trop grand écart entre l'espoir longtemps caressé d'un avenir brillant et rémunérateur et la médiocrité de la situation acquise.

En admettant que la vie refuse réellement aux institutrices ce qu'elles en attendaient, en admettant que leur situation ne leur semble pas le comble de la félicité, y a-t-il lieu de s'en étonner? Quelle situation, si brillante soit-elle, satisfait donc complètement ceux qui y parviennent? Le banquier se plaint de ses préoccupations continues; le commerçant, de la difficulté des temps; l'industriel, de la cherté des matières premières et de la main-d'œuvre, de la rareté des débouchés. Et encore ce sont là des situations réputées bonnes; pourquoi les institutrices ne partageraient-elles pas la destinée commune?

Et dans l'enseignement masculin, n'y a-t-il pas aussi disproportion entre l'avenir rêvé et le présent réalisé? Les emplois ne sont-ils pas aussi relativement modestes? Un professeur de lycée qui a beaucoup travaillé, conquis tous ses grades, gagne quelques milliers de francs par an. Que s'il se trouve malheureux et déçu, faut-il en accuser l'organisation scolaire qui l'a préparé et nommé, et faut-il supprimer les

professeurs et partant les lycées, pour qu'il n'y ait plus de maîtres « à qui la vie n'aura pas donné ce qu'ils en attendaient? »

L'inquiétude, le désir du plus et du mieux est le fond de l'âme contemporaine. Le monde des femmes qui enseignent n'en présente pas plus que d'autres des marques évidentes et nombreuses à l'œil de l'observateur impartial.

Si les femmes ne se préparaient plus aux fonctions d'enseignement, qui donc se chargerait de l'éducation féminine? Des hommes? Serait-ce parce qu'ils ont moins de déceptions? Parce qu'ils font moins de rêves brillants et s'accommodent mieux d'une situation modeste? Ont-ils plus de foi? Ce ne serait probablement pas parce qu'ils ont moins de besoins.

Confierait-on l'enseignement à des religieuses? Celles-là ont, par état, moins de besoins matériels et plus de foi? Ce serait une solution. C'est peut-être la pensée de derrière la tête de l'auteur? Que ne le dit-il?...

D'autre part, si les femmes qui sont actuellement institutrices avaient dû chercher un autre emploi de leur activité, que seraient-elles? Elles sont, notre auteur y insiste, d'humble origine. Elles eussent donc été ouvrières, employées dans le commerce, ou occupées aux travaux des champs. Leur situation eût-elle été plus rémunératrice, plus agréable, partant plus enviable, et faut-il regretter pour celles qui sont institutrices le lot qui leur est départi?

Elles n'auraient pas eu de visées plus hautes et se seraient accoutumées à la médiocrité de leur sort, répondrait M. Talmeyr. Il peut, en effet, y avoir là un danger, mais faut-il méconnaître le bien qui est à côté de ce mal! La diffusion du savoir, le développement des individus, n'est-ce pas une richesse pour le pays? La constitution politique et sociale d'une nation aurait-elle donc, comme type une multitude maintenue à un niveau intellectuel et moral inférieur, multitude que dominerait une élite? C'est une thèse, ce n'est pas l'idéal d'un Etat libre, ami des progrès de l'humanité.

Oublie-t-on d'ailleurs que rendre la femme apte à instruire, élever les enfants, et même à former les institutrices du peuple, c'est lui donner le moyen d'acquérir la valeur personnelle, intellectuelle et morale dont elle peut être capable, c'est accroître le patrimoine des valeurs sociales.

Ces points auraient pu être touchés dans une étude qui, pour demeurer impartiale et vraie, ne devait pas être examinée à la lumière d'une seule idée.

Alors la situation des femmes qui enseignent fût apparue sous un jour quelque peu différent, c'est-à-dire comme une carrière honorable

quoique modeste, qui convient aux facultés natives de la femme (au moins d'un certain nombre d'entre elles) et où elle peut faire beaucoup de bien.

Sans doute, actuellement, cette carrière s'encombre comme beaucoup d'autres; il en faut donc détourner les jeunes filles qui, sans aptitudes réelles, se dirigent témérairement de ce côté; ce n'est pas une raison pour fermer la voie aux autres, sous le spécieux prétexte qu'elles ne trouveront pas ce qu'elles souhaitent. Elles y trouvent un emploi utile de leur activité, une occasion constante de s'améliorer en formant les autres: et beaucoup ne voudraient pas changer leur situation pour celles que M. Talmeyr lui-même ne pourrait peut-être pas leur offrir comme équivalentes.

S. LAURHOL.

LA CARTE DE L'EUROPE ACTUELLE

(Conférences de M. Sorel.)¹

Juin 1897.

I^{re} CONFÉRENCE

Si nous comparons la carte d'Europe telle qu'elle était avant 1789 et la carte de l'Europe actuelle, nous nous apercevons que certains pays n'ont pas changé ou presque pas, que d'autres ont subi de grandes modifications, que d'autres enfin ont disparu.

PAYS QUI N'ONT PAS CHANGÉ OU QUI N'ONT SUBI QUE PEU DE CHANGEMENTS

L'Espagne et le Portugal. — L'Espagne, bornée par la mer et les Pyrénées, est un peu isolée du reste de l'Europe; au xvi^e et au xvii^e siècle, elle jouait un rôle comparable à celui de l'Angleterre d'aujourd'hui, elle enserrait l'Europe, possédait d'immenses colonies, et son souverain pouvait dire avec orgueil : « Le soleil ne se couche pas sur mes Etats. » L'Espagne a décliné; ses colonies sont réduites à un petit nombre; mais il ne faut pas penser pour cela qu'elle est morte. Elle n'a pas une population aussi industrielle que celle de l'Angleterre ou de l'Allemagne; mais ses habitants se contentent de peu, et conservent très vivace l'attachement à leur pays, à leur religion et à leurs libertés locales. Les guerres du premier Empire ont assez prouvé que l'Espagne n'avait pas cessé de vivre; depuis quatre ou cinq ans elle soutient une lutte formidable, elle sacrifie son argent et ses hommes, pour sauver le dernier vestige de sa puissance coloniale : l'île de Cuba.

Grande-Bretagne. — Il faut mettre encore au nombre des pays qui n'ont pas changé, l'Angleterre et l'Irlande, les « deux îles sœurs », plutôt mariées que sœurs, et qui ne font pas un très heureux ménage.

L'Angleterre ne tient pas beaucoup de place sur la carte; mais, en réalité, elle couvre le monde de ses nationaux. C'est un peuple libre

1. Ces notes, prises par une élève de Fontenay, n'ont pas été revues par le professeur.

qui l'habite, et qui va dans quelques jours (mardi 22 juin) se fêter lui-même en la personne de sa vieille reine, souveraine du plus bel empire qui soit au monde.

L'œuvre de l'Angleterre n'est peut-être pas aimable, mais elle est prodigieuse. Ce qui l'a favorisée, c'est que l'Angleterre est une île.

Elle a été envahie une seule fois, au ^x^e siècle, par les Normands; depuis lors, tous les efforts tentés contre elles sont restés vains. La situation insulaire des Anglais, non seulement les protège, mais leur donne le sentiment de leur puissance : ils sont pénétrés de la nécessité de dominer les mers, et ils le manifestent par une énergie, une volonté active et persévérante qui leur fait accomplir de grandes choses. Enfin, ce voisinage continu de la mer les a familiarisés avec elle, la leur a fait aimer : ils la considèrent comme leur propriété, leur patrie. Tout Anglais a le désir naturel de parcourir le monde, sûr d'être toujours protégé par ce seul mot : « Je suis sujet anglais. » De là, une audace singulière; un Anglais n'a pas peur d'être seul; il commence une œuvre lointaine qu'il n'est pas sûr d'achever; mais il sait que des compatriotes viendront en foule l'aider, continuer après lui l'œuvre commencée.

Derrière l'Angleterre, s'étend le monde anglais, immense. Les Anglais désirent garder les pays qu'ils ont pris, les étendre encore, et cette préoccupation de leurs intérêts coloniaux domine toute leur politique; leurs principales possessions sont aux Indes ou en Afrique. Pour aller aux Indes, il y a deux passages : le route du centre de l'Europe et la route de l'isthme de Suez. Cette dernière est la plus directe, la plus courte; de plus, elle mène à l'Afrique et à l'Australie. Il est donc très important pour les Anglais de pouvoir y passer à volonté.

La première conséquence de ce fait, c'est l'importance que l'Angleterre attache avec raison à la possession de l'Égypte : l'Égypte commande le canal de Suez, et offre par la vallée du Nil une route vers le centre de l'Afrique.

Mais, avant d'arriver à Suez, il faut pénétrer dans la Méditerranée; c'est pourquoi les Anglais gardent avec un soin jaloux le détroit de Gibraltar. Ennemis de l'Espagne, ils lui ont pris Gibraltar; devenus ses amis, ils ne le lui ont pas rendu.

De plus, il ne faut pas qu'on les arrête le long de la route; aussi se sont-ils établis dans l'île de Malte qui n'est qu'un rocher, mais dont la position est importante au point de vue stratégique. (Le général Bonaparte, qui rêvait pour la France ce que les Anglais ont accompli pour l'Angleterre, luttait pour s'emparer de ce point important.) Les Anglais ont pris aussi l'île de Chypre. Enfin, pour ne pas être gênés par les riverains de la Méditerranée, ils surveillent avec le plus grand intérêt

les progrès des Français en Afrique, et la question de savoir qui héritera de Constantinople les inquiète vivement.

Si donc l'Angleterre a, depuis très longtemps, gardé sa physionomie, puisque c'est une île et qu'elle ne peut s'agrandir, elle a cependant pris beaucoup d'importance par les possessions. Seule, la question irlandaise jette une ombre sur ce tableau de puissance et de richesse : l'Irlande, de race et de religion différentes, ne veut pas s'assimiler à l'Angleterre.

Au nombre des pays qui n'ont subi que des modifications peu profondes, il faut placer :

La Suède. — La Suède a reculé vers le nord-ouest depuis 1789 elle a perdu la Finlande. En 1814, elle s'est unie à la Norvège, sous un même roi; ce changement s'est fait avec calme, et il n'a pas amené de crise en Europe.

Le Danemark. — Sur une carte d'Europe du siècle dernier, le Danemark, la Norvège tout entière et le pays qui avoisine l'embouchure de l'Elbe, sur la rive droite, ne constituaient qu'une seule puissance. Le Danemark a perdu la Norvège, les provinces allemandes qu'il possédait, et les duchés de Holstein et de Sleswig. Il est réduit aujourd'hui à sa seule presqu'île.

La Suisse. — La Suisse a un peu agrandi son territoire sans que toutefois son aspect sur la carte ait beaucoup changé. C'est une histoire bien intéressante que celle de cette petite nation suisse qui s'est constituée malgré les obstacles naturels, malgré la diversité d'origines, malgré la différence des langues, et au milieu des périls que lui ont fait courir les ambitions et les rivalités des grands États, ses voisins. Quelle justification éloquente de ce principe cher aux Français que ce qui fait la nation, ce ne sont ni les limites naturelles, montagnes, lacs ou fleuves, ni la race, ni la langue, mais la libre volonté d'hommes qui ont conscience d'appartenir à une même patrie.

État neutre depuis 1815, la Suisse demeure indépendante et libre au milieu de l'Europe, comme un gage de paix entre les grands États.

Belgique. — La Belgique, aujourd'hui royaume, était autrefois une république. C'est un pays neutre parce qu'il a été longtemps disputé et qu'il a donné lieu à de violentes querelles entre les nations. La richesse, l'industrie de ses habitants ont souvent tenté ses voisins; la France est intervenue, mais les Anglais se sont toujours opposés à ce que la France eût Anvers et les débouchés des grands fleuves allemands. Sous Louis XIV déjà, c'était un proverbe anglais, que le dernier marchand de la cité vendrait sa dernière chemise pour empêcher les Français de s'établir à Anvers.

La question s'est tranchée à Waterloo tout à l'avantage de l'Angleterre.

France. — La France n'a pas changé beaucoup; elle a à peu près la même superficie qu'il y a cent ans. Elle a été agrandie d'abord par l'acquisition de la Savoie et du comté du Nice (1860), mais les Allemands l'ont entamée à l'Est en lui enlevant l'Alsace et la Lorraine. C'est là une perte politique, mais surtout une perte morale: la France était la patrie par élection des Alsaciens et des Lorrains.

PAYS QUI ONT CHANGÉ

Certains pays d'Europe ont, au contraire des précédents, subi des changements profonds. La carte de l'*Allemagne* avant 1789 était une véritable mosaïque de petits États; seules la Prusse et l'Autriche formaient une masse consistante. Ces deux pays ont beaucoup changé jusqu'à nos jours et le nombre des petits États est diminué de beaucoup; on en comptait trois cents avant la Révolution, il n'en reste plus que vingt-quatre aujourd'hui. Dans la carte de l'*Italie* avant 1789 on distinguait une dizaine de couleurs; ces taches se sont fondues en une teinte uniforme. La *Pologne* était marquée par une couleur plate qui a disparu; la *Russie* marquée elle aussi d'une couleur unique s'est beaucoup étendue à l'Est, à l'Ouest et au Sud; enfin l'*Empire Turc* qui était d'une seule couleur s'est bigarré: aujourd'hui la Grèce, les Iles, les Pays du Caucase se distinguent par des teintes différentes. Dans presque tous les cas l'unité a fait place à la diversité: ce sont les nations qui se sont formées et séparées les unes des autres. Notre siècle a vu en effet l'avènement des nationalités dont l'idée s'est répandue dans toute l'Europe après la Révolution française. Les peuples qui vivent des mêmes sentiments, des mêmes traditions, des mêmes souvenirs, aspirent à former une seule nation. Le plus souvent une maison souveraine profite de ce désir et de ce droit des peuples: l'unité se fait alors à son profit. Quelquefois c'est sous la pression de l'invasion étrangère que la nationalité, l'idée de patrie s'éveille. C'est ce qui est arrivé en France pendant la guerre de cent ans; c'est pourquoi Jeanne d'Arc personnifie pour nous l'amour de la patrie. Ce sentiment existe ailleurs qu'en France, mais seules l'Angleterre et l'Espagne l'ont connu aussitôt que nous. Le plus souvent, chez les autres peuples, il est éveillé par la littérature, les arts. Les Français ont répandu en 1789 les idées d'indépendance, de droit qui ont contribué puissamment à faire naître l'idée de nationalité que les conquêtes du Directoire ont fortifiée, et parmi les nationalités qui, au cours de notre siècle se sont ainsi constituées, il faut citer l'Italie et l'Allemagne.

Italie. — Napoléon I^{er} a commencé à unifier l'Italie. Après sa conquête il n'y eut plus dans la Péninsule que quatre États au lieu de dix;

c'étaient : la Sicile avec les Bourbons qui nous haïssaient ; mais Naples avec Murat, un Français, qui introduisait dans son royaume le gouvernement français ; et, plus au nord : le royaume d'Italie, dont Napoléon était roi, et des départements français. Désormais, il n'y avait plus de frontières en Italie, l'union se faisait insensiblement ; tous les hommes parlaient la même langue, servaient dans la même armée. De là cette idée de travailler ensemble à leurs propres intérêts, de se battre pour eux au lieu de se battre pour les autres. L'unification italienne se poursuivit sourdement, elle s'accomplit en 1859-1860.

L'Allemagne. — En Allemagne, le même phénomène se produit, mais il est beaucoup plus complexe. Il y avait sur son sol des hommes d'origine différente, ayant appartenu autrefois à l'Empire allemand et animés du désir de s'unir. Ces hommes, industriels, militaires, d'une grande puissance intellectuelle et matérielle, ont voulu être Allemands et former un grand peuple. Les guerres de Napoléon ont aidé à la formation de cette nationalité par la menace d'un danger commun, par une sujétion commune. En 1812, beaucoup d'Allemands étaient encore embrigadés dans les armées françaises, les États de la Confédération allemande étaient nos alliés, les frontières qui les séparaient étaient détruites ; l'idée de nationalité, d'indépendance, était dans les esprits, mais un cerveau allemand n'est pas simple comme un cerveau italien ; cette idée devint tout de suite complexe.

Les Allemands du Sud sont très différents de ceux du Nord ; ils ont l'esprit mobile, imaginaire, ils ont quelque chose du caractère français ; ils détestent les Allemands du Nord, leurs voisins. Cette antipathie est encore renforcée par des raisons religieuses : dans le nord, la Réforme a triomphé, les Allemands du Sud sont restés catholiques.

Mais, malgré ces divisions, tous ont l'idée et le désir d'être Allemands. Ce qui les rassemble, c'est l'idée d'être un grand peuple. De là cette conception de la fédération qu'ils ont organisée en unissant entre eux les différents États. Cette œuvre n'était pas facile, la France et d'autres puissances s'y opposaient : c'est la Prusse qui a le plus activement contribué à vaincre la résistance. Les Prussiens sont des hommes moins rêveurs et plus disciplinés que les Allemands du Sud ; leur pays est pauvre, c'est une de ces grandes plaines sans frontières qu'il faut défendre contre tous ; la lutte pour la vie y devient dès lors très âpre.

Les souverains de Prusse, surtout Frédéric le Grand, se sont servis des opérations nationales de l'Allemagne pour faire l'unité de ce pays à leur profit, et ils y ont réussi.

Ces peuples conçoivent le droit d'une façon bien différente de la

nôtre. Nous fondons l'idée de la nation sur un sentiment, les Allemands la fondent sur un intérêt; de là ce qu'ils appellent leur droit sur l'Alsace-Lorraine. Tout ce dont l'Allemagne a besoin, tout ce qu'elle a possédé à une époque quelconque, semble encore lui appartenir de droit. Si grande que soit dans l'histoire du monde la part intellectuelle de l'Allemagne, il y a sur ce point une grande réserve à faire à l'honneur de la France.

Cet examen rapide de la carte de l'Europe et des changements qui y sont survenus, principalement au cours de ce siècle, permettra de mieux comprendre la situation actuelle des grandes puissances et les difficultés politiques qui se présentent pour chacune d'elles.

II^e CONFÉRENCE

L'Autriche. — On dit aujourd'hui l'Autriche-Hongrie. Elle a changé de forme depuis 1789. Mais elle oscille toujours autour d'un centre : *Vienne.*

L'Autriche étant formée de parties hétérogènes peut se défaire et se refaire impunément. Depuis cent ans, elle a perdu la Belgique, Venise, le Milanais; mais elle a gagné la Bosnie et l'Herzégovine. Elle a été exclue de l'Allemagne après la guerre de 1866. La particularité de l'Autriche-Hongrie, au point de vue politique, c'est qu'elle est formée de deux royaumes unis sous un même chef. Ce chef a sous son autorité des peuples de races très diverses depuis les Polonais de la Galicie, jusqu'aux Allemands et aux Tchèques de la Bohême. On peut dire de l'Autriche-Hongrie ce que Michelet a dit de l'Allemagne. « C'est une petite Europe dans la grande. » L'affection pour le prince — paternel et juste — est le seul lien entre tous les peuples de l'Autriche-Hongrie, dont l'intérêt est de rester unis.

L'Autriche ne peut plus s'étendre vers l'Allemagne et l'Italie depuis que ces deux Etats sont arrivés à l'unité. Du côté de l'Est, la Russie l'arrête. C'est du côté du bas Danube que l'Autriche travaille (en 1878, elle a acquis la Bosnie et l'Herzégovine). C'est aussi probablement du côté de la Turquie que, le cas échéant elle chercherait à s'agrandir.

La Russie. — La Russie est le plus grand empire actuel. Elle domine sur une grande partie de l'Europe, et sur une grande partie de l'Asie où elle rencontre l'Angleterre. L'histoire de la Russie est simple. Il y a cent cinquante ans, la Russie n'avait pas d'accès sur les mers européennes. Par la Finlande, la Suède occupait une partie des côtes orientales de la Baltique; la Pologne en avait aussi sa part; la Turquie dominait sur la mer Noire. Les routes du commerce étaient donc bar-

rées à la Russie; la route de la civilisation, c'est-à-dire la route de l'Europe centrale, lui était encore barrée par la Pologne. Aussi, c'était une nécessité pour les Russes de combattre les peuples des côtes.

La religion grecque orthodoxe est un lien très fort entre les Russes. Elle vient de Constantinople; de là, un grand attachement pour cette ville. La Finlande est peuplée de luthériens, la Pologne, de catholiques, les côtes de la mer Noire, de musulmans; la passion populaire qui voit dans ces peuples des ennemis religieux est ici une alliée de la politique. Les guerres, surtout contre les Turcs, y prennent un caractère de croisades. Replanter la croix grecque à Sainte-Sophie, et en même temps dominer sur la Méditerranée, voilà le rêve de tout paysan russe. Ces instincts populaires, en accord avec la politique de l'Etat, font une des forces de la Russie.

Les Russes ont par suite un intérêt religieux et politique à protéger les nations chrétiennes dominées par les Turcs. L'histoire de ces nations depuis cent ans est celle des efforts qu'elles ont tentés pour s'émanciper. Les souvenirs glorieux d'autrefois, qui se sont perpétués pour elles par des chansons populaires, les ont poussées à conquérir leur indépendance.

Les Turcs enveloppent tous les chrétiens dans une même indifférence. Ils ont laissé subsister les églises dans les pays conquis; elles ont vécu misérablement, exposées sans cesse au pillage, mais elles ont duré. Le Tzar s'est déclaré protecteur de la foi dans les pays orthodoxes conquis par les Turcs; il a aidé ces pays à conquérir leur indépendance. Mais lorsqu'ils l'ont enfin obtenue, ils ont voulu la garder par un sentiment de fierté nationale très légitime; et, depuis, la Russie a avec eux des rapports assez tendus.

La Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Grèce veulent être elles-mêmes, en s'appuyant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, des voisins. Elles ont une ambition: elles veulent s'agrandir et délivrer leurs coreligionnaires du joug des Turcs.

La question d'Orient. — La « question d'Orient » peut être ramenée à ceci: quand les Turcs s'en iront-ils? qui les remplacera? Elle s'est posée le jour où les Turcs sont entrés en Europe.

Les Turcs sont difficiles à déloger; leur domination est tenace, même lorsqu'elle est pacifique. A côté du « massacreur », il y a l'agriculteur. Les Turcs ont aussi de grandes qualités militaires. Ils ont souvent alarmé l'Europe: sous Louis XIV, ils infestaient la Méditerranée occidentale; c'est depuis 1830 qu'on en a fini avec eux de ce côté-là. Les soldats turcs sont résistants, ils l'ont montré hier encore. En 1877-78, ils ont arrêté toutes les forces de la Russie; sans les efforts des Roumains, on ne sait pas ce qui serait arrivé.

Si les Turcs partaient, ils iraient en Asie Mineure, et ne seraient guère éloignés. De plus, qui recueillerait l'héritage? Les Grecs, les Bulgares, les Roumains, les Autrichiens y aspirent. La Russie est intéressée à en avoir sa part; elle peut arriver à Constantinople par la Mer Noire; par les pays du Caucase qu'elle possède elle pourrait s'étendre en Arménie. L'Allemagne, pour ne pas laisser trop grandir les autres nations, demanderait quelque chose. L'Angleterre a posé ses jalons; elle s'est établie à Chypre. Dès que quelqu'un bouge, toute l'Europe est en mouvement. On l'a vu à propos de l'affaire de Crète. Si les Turcs avaient été battus, tous les peuples seraient intervenus. Le Concert européen a fait ce qu'il a pu pour empêcher cette guerre générale. De peur de voir une effroyable boucherie, on s'est contenu mutuellement; la guerre a été localisée; c'est beaucoup.

La question d'Orient est la plus redoutable des questions européennes. C'est encore, au fond, une question de nationalité pour les peuples soumis aux Turcs. L'idée de nationalité a fait l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, elle pousse à la séparation les différents peuples qui habitent la péninsule des Balkans.

Il y a encore d'autres points douloureux en Europe : la Pologne, l'Alsace-Lorraine.

La Pologne. — Tandis qu'en Turquie, c'est en somme une œuvre de civilisation qui s'accomplit, en Pologne, la cause de la civilisation a été vaincue. Ce pays était habité, il y a un siècle, par une race vaillante qui avait défendu l'Europe occidentale contre les invasions pendant le Moyen-Age. Mais la Pologne n'avait pas de frontières. Sa seule défense contre les peuples voisins eût été le sentiment national; il a manqué aux Polonais. Ils aimaient leur patrie, mais ils étaient divisés en factions ennemies qui appelaient les nations voisines à leur secours. Il n'y avait pas de peuple en Pologne, ou plutôt le peuple ne comptait pas dans l'État, l'assemblée des nobles seule comptait, les agriculteurs, les ouvriers n'étaient pas attachés à l'État. C'est pourquoi la Pologne a succombé.

Le partage de la Pologne est un des grands crimes de l'histoire. La Pologne était faible, mais elle aurait pu se relever : Au XVIII^e siècle, tous les ambassadeurs qui venaient en France prédisaient sa fin prochaine. La Révolution et l'Empire ont donné un éclatant démenti à ces paroles. Après le règne de Frédéric II, après Iéna, on pensait que la Prusse était perdue; on l'a démembrée, elle s'est reformée. Les Polonais ne menaçaient pas les voisins, il fallait les laisser vivre. Mais leurs voisins voulaient avoir la Pologne; ils l'ont partagée à trois reprises différentes : en 1792, 1793, 1795.

En 1793 et 95, les Polonais nous ont sauvés en détournant vers l'Orient les forces des grandes nations européennes.

En 1867, il y a eu une guerre épouvantable pour étouffer une insurrection dans la Pologne russe. La Prusse et la Russie se sont unies contre ce petit peuple. En Galicie, les Polonais restent fidèles à l'Autriche qui leur laisse leur dignité de peuple.

L'Alsace-Lorraine. — La question de l'Alsace-Lorraine maintient l'Europe en armes. Si on n'en parle pas, on y pense toujours chez nous. On n'abandonne ni son souvenir, ni ses espérances.

Questions en dehors de l'Europe. — Les grandes puissances ont trouvé hors d'Europe un dérivatif à leur ambition. S'il n'y a plus de terrains vagues en Europe, il y en a encore dans l'Asie, que se disputent les Anglais et les Russes, et surtout en Afrique. Le continent africain est aujourd'hui le lieu où se rencontrent les Européens. L'Angleterre, qui domine l'Égypte, y occupe une situation de première importance. Une des plus heureuses et des plus belles opérations coloniales a été faite par la France en Tunisie : elle nous a coûté peu d'hommes et nous a valu un protectorat qui a eu entre autres effets celui de fortifier notre situation en Algérie.

La politique coloniale en occupant l'attention de l'Europe contribue à y maintenir la paix.

GROUPEMENT DES ÉTATS EUROPÉENS.

Les Etats s'allient pour conquérir, ou pour conserver les pays conquis, souvent pour l'un et l'autre. La Prusse et la Russie avaient été longtemps alliées. C'est une des plus longues alliances européennes (1764-1878) et au cours de laquelle les deux nations se sont rendu de grands services. Mais en 1877, au moment où la Russie est allée à Constantinople, la Prusse a arrêté ses succès (congrès de Berlin, 1878).

Depuis, les deux puissances ont cherché des alliés ailleurs. La Prusse s'est alliée avec l'Autriche, à laquelle elle n'avait pas imposé de ces humiliations qui ne se pardonnent pas (il n'y a pas eu d'armée prussienne à Vienne en 1866). L'Italie s'est jointe à ces deux puissances, depuis que lui est venue l'idée folle de croire que la France voulait rétablir le pouvoir temporel du pape. Le jour où l'Italie sera rassurée à notre endroit, la triplice sera ébranlée.

Une autre alliance, très curieuse, s'est formée en Europe. C'est celle de la France et de la Russie. Elle était faite dans les cœurs des deux nations, des visites diplomatiques ont achevé de la sanctionner. Les forces effroyables groupées, grâce à ces deux alliances, maintiennent la paix en Europe.

RÉVOLUTION MORALE DANS L'EUROPE MODERNE. — DISPARITION DU POUVOIR TEMPOREL DU PAPE.

La disparition du pouvoir temporel du pape a produit dans l'Europe moderne une révolution morale très importante.

Le pape, tant qu'il a possédé des Etats a été un des souverains les plus faibles de l'Europe; comme il ne pouvait être un chef militaire, il avait besoin d'alliés pour se défendre contre ses voisins; et il exerçait peu d'influence, obligé qu'il était de ménager tout le monde.

Il s'est passé en grand dans l'histoire du monde, ce qui s'était passé en 1809, 1810 entre Pie VII et Napoléon. Pie VII avait eu une puissance morale suffisante pour faire échec à la force de Napoléon. Il en est de même aujourd'hui pour Léon XIII. Il a des sujets partout, de royaume nulle part; les souverains ne peuvent rien contre lui, il peut beaucoup sur leurs sujets. L'intelligence remarquable de Léon XIII a rendu cette révolution morale encore plus grande.

Telle est, à grands traits, la situation actuelle des principaux Etats de l'Europe. Le choc des nations amènerait d'effroyables catastrophes, mais les forces des plus puissantes se contiennent réciproquement et assurent ainsi le maintien de la paix. En attendant, les hommes vivent travaillent et font avancer l'humanité dans la voie du progrès.

NOTES D'UN PROFESSEUR D'ÉCOLE NORMALE¹

DE LA NÉCESSITÉ POUR UNE MAITRESSE D'ÉCOLE NORMALE D'ENTRETIENIR SON ACTIVITÉ INTELLECTUELLE. — DE L'EMPLOI DES LOISIRS.

Pour que l'enseignement de l'école normale se maintienne à la hauteur de ce qu'il doit être, il faut évidemment que les professeurs possèdent des connaissances sûres et assez étendues. Or, ce n'est pas ce qui manque le plus généralement. Le niveau des concours est assez élevé pour qu'on soit assuré de trouver chez les professeurs une solide culture intellectuelle. Mais il ne suffit pas qu'un professeur soit instruit, il faut encore qu'il possède des qualités d'esprit toutes spéciales ; et avant tout il faut qu'il s'intéresse vivement aux choses intellectuelles, non pas à la manière d'un dilettante, qui se contente d'en jouir pour soi, mais avec le sentiment de leur valeur éducative. C'est assez dire qu'un bon professeur ne se repose point sur le savoir acquis, et qu'il ne cesse pas d'entretenir son esprit par la lecture, l'étude et la réflexion personnelle.

Une des principales causes de l'ennui et de la routine, c'est que souvent l'on perd l'habitude du travail personnel et recueilli. Il serait étrange pourtant que des personnes qui enseignent et qui recommandent aux autres la lecture, qui prêchent l'amour de l'étude, fussent elles-mêmes indifférentes aux choses intellectuelles.

La mollesse, l'indifférence et surtout l'inhabilité à employer son temps, font parfois qu'on se laisse emporter par le courant des occupations habituelles ; on est distrait par les mille riens de la vie journalière, et la journée se passe sans qu'on ait trouvé une heure de loisir pour une étude personnelle. Il n'est pas nécessaire pour travailler avec fruit de se proposer un but déterminé, un examen, par

1. Ces « notes », que nous sommes heureuses de publier, portent sur un sujet qui touche de près toutes les associées ; chacune peut invoquer ici le témoignage de l'expérience personnelle ; nous espérons que l'article provoquera un échange de remarques dont toutes pourraient profiter.

exemple ; au contraire, le travail désintéressé est toujours le plus profitable ; je ne recommande pas davantage d'arrêter pour chaque année un programme d'étude qu'on suivra ligne par ligne, sans même se permettre de temps à autre une échappée vers un sujet qui attire. Je craindrais aussi qu'en s'imposant une tâche trop précise, on ne se laissât détourner de sa tâche principale, qui est l'éducation des élèves, et à laquelle tous les autres intérêts doivent se subordonner. Cependant un esprit actif et curieux est attentif à tout ce qui s'offre d'intéressant ; on peut même dire qu'il s'intéresse à tout. Mais pour ne point se dispenser et se gaspiller inutilement, il doit s'imposer une règle de travail qui, sans être rigoureuse, devra pourtant le guider.

A lire au hasard tout ce qui tombe sous la main, on retire peu de profit. L'attention, appelée d'un instant à l'autre sur des objets divers, n'a le temps de se fixer sur aucun, ni même de découvrir les sources d'intérêt que chacun d'eux peut renfermer ; aussi se laisse-t-on attirer plus volontiers par les ouvrages qui captivent l'imagination ou ébranlent la sensibilité sans exiger de l'esprit le moindre effort. Bien vite on arrive ainsi à ne plus s'attacher qu'à la lecture des romans ; à peine lit-on encore quelques œuvres d'analyse morale, pourvu que la lecture en soit facile et agréable. Cela s'explique d'autant mieux que l'âme, surexcitée par une vie factice, et ne sachant pas trouver un aliment suffisant dans l'intérêt du travail quotidien, cherche dans la fiction un dérivatif à ses dispositions affectives. Il y a dans la vie d'école des journées si tristes où l'on se sent à peine le courage d'ouvrir un livre ! Mais ce n'est pas un roman qu'il convient de lire en ces heures de lassitude ; les romans de notre époque, d'ailleurs, sont en général trop décourageants, et laissent presque toujours une impression pénible. Il n'est pas nécessaire de se les interdire absolument ; encore vaut-il mieux s'abstenir de les lire, à moins que l'œuvre n'ait une réelle valeur littéraire, et qu'on la considère comme un objet d'étude. Au reste, les analyses des publications nouvelles, qu'on trouve dans les revues littéraires, suffisent à peu près pour en donner une idée et souvent pour mettre en garde contre elles celle qui a quelque souci de la santé de l'âme.

Il est nécessaire de suivre au moins l'une de ces revues, qui mettent au courant du mouvement des lettres, des arts et des sciences. Toutefois, comme on a peu de temps à sa disposition, et qu'il est impossible de tout lire, même dans un seul journal, il importe de savoir faire un choix parmi les articles. Quand on a l'habitude d'une publication, on arrive à la parcourir très rapidement sans rien laisser échapper qui puisse offrir un intérêt véritable. Si, dans l'école, plusieurs maîtres ont des abonnements particuliers, il y aurait

avantage pour tout le monde à ce que chacune désignât aux autres les pages qui méritent d'être lues : ce serait déjà un commencement de vie intellectuelle commune.

C'est un devoir pour tout éducateur de s'instruire des questions qui intéressent son époque et des problèmes qui préoccupent l'opinion publique. Il ne saurait être fait d'exception pour les femmes qui enseignent : si elles veulent exercer une influence réelle, elles ne doivent pas rester étrangères à leur temps.

Chose étrange ! les questions d'enseignement, surtout celles qui se rapportent à l'enseignement primaire élémentaire, laissent indifférentes un grand nombre de maîtresses d'école normale. Dans chaque école, on reçoit à peu près tous les journaux pédagogiques : la plupart sont abandonnés dédaigneusement dans un des coins de la bibliothèque, où ils restent emprisonnés dans leur enveloppe ou dans leur bande, jusqu'à ce que la bibliothécaire vienne les délivrer pour leur donner rang près de leurs frères aînés. Et cependant que de sages conseils on pourrait souvent y puiser, et surtout comme on y viendrait utilement se retremper dans la pensée qu'on travaille pour l'école primaire, et que tout doit y aboutir ! Quelques instants seulement, à peine une demi-heure par semaine, suffiraient pour feuilleter ces journaux.

Avec tout cela, peut-il rester beaucoup de loisirs pour une étude suivie ? Je ne prétends pas qu'il en reste beaucoup ; mais je puis affirmer que, dans toutes les écoles, une maîtresse qui sait employer son temps, même sans se surmener, peut disposer de quelques heures par semaine pour une étude personnelle. En quoi donc ce travail peut-il consister ? C'est tantôt l'étude d'une question particulière qui se rattache à l'ordre d'enseignement qu'on professe, tantôt l'analyse d'un ouvrage important, ou encore un travail de composition sur un sujet qui intéresse et qu'on voudrait approfondir. Il ne suffit pas de lire, en effet ; il faut encore travailler sur son propre fonds, non seulement pour mieux s'assimiler ce qu'on a appris, mais aussi pour s'accoutumer à la réflexion et pour éclaircir ses propres idées.

Une personne intelligente et sérieuse ne se contente pas de la science qu'on puise dans les livres. Préoccupée surtout des choses morales, elle se laisse instruire par les événements de la vie. Elle aime à se recueillir souvent pour faire un retour sur ses actes et sa conduite, et elle ne manque point de tirer parti des moindres circonstances pour enrichir son expérience personnelle. Au début d'une carrière, il est rare qu'on ne commette pas de maladresses ou d'erreurs, quelquefois même de fautes assez graves, par imprudence ou par faiblesse. Ces premières fautes, que l'on reconnaît bien vite,

mettent l'esprit, le cœur et la volonté en garde pour l'avenir, et quand on veut réellement le bien, on trouve l'énergie nécessaire pour ne point désespérer de soi, même après une seconde faute. Le caractère se trempe par ces efforts sans cesse renouvelés. Sans doute, il y a quelquefois des périodes de sécheresse. Mais, dans ces moments mêmes où l'on croit rester inerte, il se fait dans l'âme comme un travail latent ; les faits et les impressions se classent d'eux-mêmes et il arrive un jour où on les retrouve pour en tirer un enseignement.

Si l'étude pour une maîtresse d'école normale est à la fois une occupation nécessaire — presque un devoir — et une réelle distraction, elle ne doit pourtant pas remplir uniquement ses loisirs, car la fatigue viendrait bien vite, fatigue du corps et de l'esprit, qui affaiblirait la volonté. D'ailleurs, l'étude ne satisfait pas tous les besoins de l'âme, en particulier de l'âme féminine : le cœur surtout n'y trouve pas son compte.

L'éducation des élèves doit être, quand on enseigne, le principal intérêt de la vie ; cependant, il y a des moments de l'existence où les satisfactions austères que l'on goûte à remplir sa tâche d'éducatrice ne suffisent pas. Il faut des joies plus intimes, qui prennent leur source dans des sentiments moins intellectuels, plus primitifs, si je puis ainsi dire. Or, ces joies, qu'est-ce qui peut mieux les procurer que les relations de famille ou d'amitié ? Oh ! ces chères lettres de famille, comme elles sont impatientement attendues, même pendant les périodes de travail les mieux remplies ! Quel chaud rayon de soleil elles apportent au cœur ! Durant quelques minutes, on se retrouve un peu enfant ; on vit à la fois dans le passé et dans le présent ; on confond son existence avec celle des êtres aimés ; on jouit, on espère, on s'inquiète, on souffre avec eux, et l'on sent de même que sa propre vie est presque une partie d'eux-mêmes, un élément de leur bonheur. Dans l'atmosphère quelquefois raréfiée de l'école, ces lettres apportent du dehors comme un souffle vivifiant.

Réunir ainsi par la pensée autour de soi les personnes que l'on aime, ou plutôt se transporter à la fois en se multipliant, auprès de chacune d'elles, c'est décupler l'intensité de sa vie, et vers quoi se portent nos aspirations, si ce n'est vers une vie infiniment intense ? Voilà pourquoi l'amitié vient compléter encore les affections de famille. Quand on a passé par Fontenay, ou qu'on a déjà exercé pendant quelques années dans les écoles normales, il est bien rare qu'on n'ait pas rencontré une ou deux personnes avec qui l'on ait pu sympathiser. Ainsi se sont créées des relations qui peuvent compter dans l'existence parmi les liens les plus précieux, et qui sont un soutien. Entre des

amies qui suivent la même carrière, c'est un échange de pensées, de sentiments, qui alimente la vie intellectuelle et morale, et qui attache plus fortement à la tâche commune. La pensée de nos amies, comme le souvenir de nos parents, est une force morale et une sauvegarde dans nos heures de défaillance; car nous ne voudrions pas déchoir aux yeux de ceux qui nous aiment et surtout nous voudrions leur épargner la déception qu'une faute grave de notre part pourrait leur causer.

Dans la vie de l'école, la correspondance est donc une des distractions les plus douces; c'est peut-être la plus féconde en jouissances. Mais il en est d'autres qui ne sont pas à dédaigner. Pour une jeune femme qui ne manque ni d'activité, ni de goût, c'est un vrai plaisir, par exemple, de faire chaque jour son petit ménage, d'orner sa chambre, de l'égayer par quelques fleurs. Elle se réserve un peu de temps aussi pour des ouvrages de couture, de tricot ou de broderie. C'est en quelque sorte la récréation artistique — si je puis me permettre ce mot un peu ambitieux — de celles qui ne connaissent pas la musique, car ces travaux demandent du goût, une certaine habileté des doigts, et en tout cas de la minutie : car il n'est pas jusqu'à l'humble reprise qui ne réclame, pour être bien faite, un soin d'exécution qui est presque de l'art. Une femme ne doit jamais se désintéresser de ces sortes de travaux, même — et surtout — quand sa profession l'en éloigne. Il ne faut pas que les maîtresses d'école normale méritent le reproche que les gens prévenus adressent généralement aux femmes qui enseignent, qu'elles ne savent pas se plier aux travaux féminins ni aux soins du ménage, qu'elles ne sont pas des femmes enfin. Ce n'est pas seulement pour elles une question d'amour-propre; c'est aussi une condition de succès dans leur œuvre d'éducatrices.

Les moments consacrés à des soins matériels font une diversion heureuse dans la vie intellectuelle, sans toutefois la suspendre; il semble qu'un exercice modéré de l'activité physique aiguillonne la pensée et rétablit l'équilibre moral, en permettant à l'esprit de se détendre, mais non de s'abandonner à la rêverie. Je ne saurais dire combien d'heureuses inspirations me sont venues pendant que je rangeais ma chambre!

Mais pour la maîtresse d'école normale, les journées seront-elles si remplies qu'elle ne trouvera même pas le temps de prendre au grand air l'exercice physique dont elle a besoin? Non, certes. Qu'on relève les minutes perdues inutilement dans une journée, à des causeries oiseuses, à des allées et venues sans but, et l'on recueillera une somme de temps plus que suffisante pour une promenade. Je n'entends pas proscrire les conversations, mais est-ce qu'on ne peut pas tout aussi

bien causer en se promenant qu'en restant enfermées dans une chambre? Et comme le grand air inspire mieux, comme il rafraîchit les impressions! Il y a dans la promenade des jouissances presque physiques, mais saines, et qui ne sont pas sans poésie : le plaisir de respirer l'air pur, de voir l'herbe reverdir, d'aspirer le parfum des fleurs et de s'égayer les yeux à leur éclat. A se mettre ainsi en contact avec la nature, l'âme se trouve rassérénée, éclairée, comme si le soleil pénétrait aussi en elle. On se sent vivre, et l'on trouve que la vie est bonne. Pour un cœur simple, tout est alors une source de joie : un oiseau, un insecte, une plante, le sourire d'un enfant.

E. R.

RELATIONS DES MAITRESSES ENTRE ELLES ET AVEC LE DEHORS

Dans une école, si toutes les maitresses pouvaient mettre leurs joies en commun, aucune distraction n'offrirait peut-être de délassément plus doux qu'un commerce amical entre collègues.

Il serait chimérique d'espérer qu'on ne rencontrera que des personnes aimables et bonnes, qui sauront supporter les travers d'autrui, se montrer indulgentes pour certains défauts d'éducation qui, obligeantes avec discrétion, inspireront la confiance sans la rechercher, et qui seront de commerce facile sans familiarité. Tel serait en effet l'idéal. Mais la bonté naturelle ne suffit même pas ici; il y faut déjà quelque expérience de la vie et l'habitude de la possession de soi.

Cependant si chacune s'imposait toujours, dans ses rapports avec ses collègues, une extrême franchise — qui n'est pas la brusquerie — en même temps qu'un esprit de conciliation, les malentendus seraient vite dissipés et ne créeraient pas ces hostilités sourdes qui parfois n'ont pour origine qu'une vètille. Si l'on songeait à quel point une simple allusion, un mot d'esprit que l'on croit inoffensif peuvent irriter une susceptibilité toujours en éveil, on observerait plus de prudence dans ses paroles. En général, il faut éviter de parler mal les unes des autres, d'échanger ses impressions sur une collègue lorsque ces remarques pourraient devenir malveillantes. Il est si facile d'exagérer un travers ou un ridicule, dès qu'on ouvre la bouche pour le relever; il est si facile aussi de mal interpréter un acte ou une parole! Quand on est plusieurs ensemble, bien souvent on s'excite mutuellement; d'un semblant de grief, on fait un véritable sujet de guerre. Remarquons-le d'ailleurs, il ne sort jamais rien de bon de ces conversations

oiseuses, où, par insouciance, on perd le meilleur de son temps. On dira peut-être qu'il n'est pas toujours facile de les éviter, qu'on ne peut, par exemple, se défaire d'une collègue encombrante qui, ne sachant pas s'occuper chez elle, s'impose sans cesse aux autres. C'est assurément une question délicate : garder son indépendance en la défendant contre l'oisiveté d'autrui, et néanmoins ne pas vivre à part, mais rester le plus complètement possible en sympathie avec ses collègues. Cette difficulté est-elle insoluble ? Je ne le pense pas. J'ai même fait l'expérience qu'on peut quelquefois, par son exemple et par la chaleur de son esprit, réveiller chez d'autres l'amour de l'étude, l'intérêt pour les idées, et les amener à se créer une vie intellectuelle plus riche.

Beaucoup de professeurs qui ne trouvent pas à l'école une vie assez agréable, et ne savent pas se créer de distractions, s'imaginent qu'elles en trouveront dans les relations mondaines. La plupart s'étonnent que le personnel de l'école normale soit presque toujours séparé « de la société » d'une ville. Dans certaines villes, les directrices, qui ont, par le fait même de leur situation, des relations nécessaires, ouvrent la porte de quelques maisons à leurs professeurs. Ailleurs, ce sont les professeurs elles-mêmes qui se créent des relations.

Aussi bien, en France, même parmi les fonctionnaires de l'enseignement, on n'admet guère les femmes professeurs qu'avec une certaine réserve. L'habitude que l'on avait de voir les congréganistes se mêler peu au monde a créé une sorte de tradition, même pour les laïques vouées à l'enseignement. Elles ne peuvent, elles, se réclamer d'une règle, d'un costume qui suffit souvent à leur ouvrir toutes les portes, et d'autre part, elles n'ont pas auprès d'elles, comme les autres jeunes filles, une mère qui se charge de la responsabilité de leurs actes. Elles ont bien leur titre de fonctionnaires, et toutes les garanties que présente ce titre ; mais une femme fonctionnaire ! que cela sonne mal à l'oreille, comme cela éveille l'idée d'un être singulier, guindé, revêché et tant soit peu ridicule !

Cependant on a besoin, surtout quand on est jeune, de se retremper quelquefois dans la vie du dehors, d'y respirer l'air de la réalité, de se mettre en contact avec des personnes qui ont d'autres inquiétudes et aussi d'autres joies que les siennes !

Aussi, lorsqu'on n'est pas dans sa famille ou tout près d'elle, serait-il bon d'avoir dans la ville où l'on habite quelques relations amicales ; mais que de précautions à garder ! Il est indispensable de conserver son indépendance, aussi bien par égard pour les personnes qu'on fréquente que pour soi-même : si l'on ne sait garder une certaine réserve, même avec les amis les plus intimes, il peut arriver un jour où l'on deviendra pour eux une cause de gêne.

Il ne faut pas chercher non plus à étendre trop ses relations. La place d'une maîtresse d'école normale n'est pas dans le monde; elle ne sera que plus estimée, même au dehors, si elle se tient le plus possible dans l'école. D'ailleurs, que peut-elle attendre de relations fréquentes dans un monde qui, le plus souvent, n'est pas le sien, qui n'a ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes, et qui n'est avec elle ni de cœur ni d'esprit? En disant cela, je ne pense même pas au monde de la bourgeoisie, mais à celui des fonctionnaires de l'enseignement, le seul, ou à peu près, qui soit ouvert aux maîtresses d'école normale. Pour elles, il n'y a qu'à perdre dans les relations mondaines, où elles contracteraient des goûts frivoles, où elles se déshabitueraient des études sérieuses, et où bien des déceptions les attendraient peut-être.

Après tout, la vie du dehors ne peut jamais suppléer par ses distractions, fussent-elles les plus attrayantes, à l'intérêt du travail professionnel, quand celui-ci vient à manquer. Que les maîtresses d'école normale appartiennent à l'école avant tout : c'est encore là pour elles la seule véritable vie. Quelques-unes peut-être, aspirant à se créer une famille — désir très légitime et fort respectable — ont le secret espoir que leurs relations extérieures leur fourniront une occasion favorable de sortir de leur isolement. Mais elles se trompent étrangement si elles croient que le moyen de faire naître cette occasion favorable, c'est de se prodiguer au dehors. Encela comme en tout le reste, le moyen le plus sûr de rencontrer le bonheur n'est pas de le poursuivre avec acharnement. La vraie destination d'une femme est certainement de devenir mère de famille; mais quand on n'a pas de famille à soi, la carrière de l'enseignement est peut-être, de toutes celles qui sont ouvertes aux femmes, celle qui peut le mieux remplir la vie, puisqu'elle met en œuvre les qualités essentiellement féminines, et que, si elle ne donne pas toutes les joies de la maternité, elle en donne au moins quelques-unes, les plus austères sans doute, mais celles dont une âme élevée sait comprendre le prix.

E. R.

FRANCO-ENGLISH GUILD

41, rue Gay-Lussac, Paris.

La Guilde organisera un voyage en Angleterre, au mois de septembre, dans les conditions suivantes :

Départ probable : lundi matin, 6 septembre. Durée du séjour : trois semaines.

Le nombre des personnes inscrites pour ce voyage ne dépassera pas vingt.

On fera tous les jours des excursions dans Londres ou dans les environs.

On visitera une des universités anglaises, une grande école secondaire, des écoles primaires.

Les voyageurs seront mis en relations avec des Anglais qui s'occupent d'éducation, de questions sociales, etc.

Une ou plusieurs Anglaises les accompagneront dans toutes leurs promenades.

Conditions : 220 francs, y compris le voyage de Paris à Londres, aller et retour, la pension à Londres et toutes les excursions organisées par la Guilde.

Toute personne prenant part au voyage est inscrite de droit comme membre adhérent de la Guilde pendant un an.

Les 220 francs doivent être envoyés à M^{lle} Petrus-Blanc, trésorière de la Guilde, 41, rue Gay-Lussac, Paris, avant le 1^{er} août 1897.

ANNUAIRE

DES

ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
DE FONTENAY-AUX-ROSES

OCTOBRE 1880

SCIENCES

- M^{me} BOURREL, née COMBARNOUS, directrice de l'École supérieure de Montpellier.
 M^{lle} CHAMPOMIER, Berthe, directrice de l'École normale de Moulins.
 M^{me} GIRAUD, née ROURIN, professeur à l'École Normale de Privas.
 M^{lles} JACQUEMIN, directrice de l'École normale de Périgueux.
 JOBEZ, directrice de l'École primaire supérieure de Besançon.
 LAURAIN, directrice de l'École normale d'Épinal.
 M^{me} PARINGAUX, née FONTES, directrice de l'École normale d'Evreux.
 M^{lle} VIAUD, Léonie, directrice de l'École normale de Caen.

LETTRES

- M^{lles} BONNEL, directrice du Lycée de Tours.
 JALAMBIC, directrice de l'École normale de Carcassonne.
 M^{me} JANIN, née MAGNIER, directrice de l'École Edgar-Quinet, à Paris.
 M^{lle} LACHÈZE, professeur à l'École normale de Chaumont.
 M^{me} MARTIN, née SCHAEFER, directrice en congé à Mézières.

NOTE. — 1^o Dans la présente liste, certains noms ne sont suivis d'aucune indication. Les renseignements précis ont manqué ;

2^o Les élèves qui sont venues à l'école, seulement pour préparer la direction, ont été portées, dans une section spéciale, à la suite de la promotion 1896 ;

3^o Cette liste est suivie d'une autre, par ordre alphabétique, où l'on trouvera les noms de jeunes filles des anciennes élèves ;

4^o Nous prions les personnes qui relèveront dans cette liste des omissions ou des erreurs de vouloir bien nous les signaler, nous leur en serons très reconnaissantes.

- M^{lle} MINGUIN, Julie, professeur à l'École normale de Bar-le-Duc.
 M^{me} MONNIER, née WOLTER, directrice de l'École primaire supérieure de Belfort.
 M^{lle} RÉMY.
 M^{me} ROY, née PIOT, décédée.
 M^{lles} SIRVEN, Anna, professeur à l'École normale de Saint-Étienne.
 THOMAS, Victorine, directrice de l'École normale d'Alençon.

Maitresses-adjointes, admises temporairement dans le cours de l'année scolaire 1880-1881.

- M^{lles} BONNEFOY, professeur à l'École normale de Digne.
 DENIS, décédée.
 DOULIOT, professeur à l'École normale d'Épinal.
 FOUCRET, directrice de l'École normale d'Auxerre.
 M^{me} GAUDEFROY, née LACASSAGNE, directrice de l'École normale de Châteauroux.
 Sœur GOSSIN, religieuse à Alençon.
 M^{lles} LANDAIS, directrice de l'École normale de La Rochelle.
 LÉVEILLÉ, directrice de l'École normale de Troyes.
 MANCHET, décédée.
 MATHIEU, directrice honoraire à Moulins.
 MAURAN.
 MINGUIN, Berthe, directrice de l'École primaire supérieure de Mézières.
 PAGÉS.
 PÉRAS, décédée.
 RUAULT, directrice de l'École normale de Clermont-Ferrand.
 SAFFROY, directrice de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses.
 SEMMARTIN, directrice de l'École normale d'Orléans.
 SICRE, professeur en congé à Foix.

15 MARS 1881

SCIENCES

- M^{lles} CLAUDE, directrice de l'École normale de Vesoul.
 DUPUY, professeur à l'École normale de Versailles.
 GOOD, professeur à l'École normale de la Rochelle.

- M^{lles} LAURIOL, professeur à l'École Edgar-Quinet, à Paris.
 LAVERTUON, professeur à l'École normale de Tours.
 MOUILLOT, décédée.
 SIRVEN MIDA.

LETTRES

- M^{lles} DOMINGE, décédée.
 GEORGES, Élodie, professeur à l'École normale d'Oran.
 M^{mes} LOUSSERT, née SZUMLANSKA, professeur à l'École supérieure de Lille.
 PLAUZOLLES, née TEISSEIRE, professeur à l'École normale de Carcassonne.
 TRIOLLET, née THOUVENOT, professeur à l'École normale d'Alençon.
 M^{lle} SAGNIER, professeur à l'École Edgar-Quinet, à Paris.

OCTOBRE 1884

SCIENCES

- M^{lles} BANCILHON, Aglaé, directrice de l'École normale d'Aix.
 CANNAUD, professeur à l'École normale d'Angoulême.
 M^{me} EBREN, née PLANCHARD, directrice de l'École normale de Lons-le-Saulnier.
 M^{lle} GUILLOT, directrice de l'École secondaire de Tunis.
 M^{me} MONJOT, née BULOT, professeur à l'École normale de Dijon.
 M^{lles} PERNESIN, répétitrice à l'École normale supérieure de Fontenay.
 RICHARD, professeur à l'École normale de Chaumont.
 M^{me} SERRE, née JEANNINGROS, directrice de l'École normale de Poitiers.

LETTRES

- M^{me} BONNEHON, née DUBARRY, professeur à l'École normale de Bourges.
 M^{lles} GÉBELIN, directrice de l'École normale de Bordeaux.
 GINIER, directrice de l'École normale d'Agen.
 M^{me} LEGOMTE, née MONCEAUX, professeur à l'École normale de Lons-le-Saulnier.
 M^{mes} MELOUZAY, née ROCHEBLAVE, directrice en congé, à Paris.
 PARIS, née PERRIN, professeur à l'École supérieure de Lyon.
 M^{lle} PERNY, professeur en congé à Chalon-sur-Saône.
 M^{me} SOUCHON, née GRAVIER, professeur à l'École normale de Montpellier.

*Maîtresses-adjointes, admises temporairement dans le cours
de l'année 1881-1882*

- M^{lles} CHALLE, professeur à l'École normale de Nantes.
 FAVRE, professeur à l'École normale de Moulins.
 M^{me} FLOUTIER, née BÉRIBOT, directrice de l'École normale de Tarbes.
 M^{lles} LACROIX, directrice de l'École normale de Foix.
 LEGROS, directrice de l'École normale de La Roche-sur-Yon.
 MORAND, directrice de l'École normale de Grenoble.
 M^{me} OLIVANT, née RENAUD, Marie, en congé dans l'Indo-Chine.
 M^{lles} PETIT, directrice de l'École normale de Vannes.
 PIERQUET, professeur, en congé à Versailles.
 RAGONOD, directrice de l'École primaire supérieure de Foix.

OCTOBRE 1882

SCIENCES

- M^{me} BAZIN, née MATHIEU, professeur en congé à Charleville.
 M^{lles} BOULY, professeur au collège de jeunes filles à Mâcon.
 DOSSEY, directrice de l'École normale de Laon.
 M^{me} ESCANDE, née COMTE, directrice de l'École normale de Cahors.
 M^{lles} HENRY, professeur à l'École normale de Pau.
 LECUELLÉ, professeur à l'École normale d'Orléans.
 M^{me} MILLET, née CAREY, professeur à l'École normale de Besançon.
 M^{lles} NICOLAS, professeur à l'École normale de Bar-le-Duc.
 RAYNAUD, professeur à l'École normale de Carcassonne.
 M^{me} RENOULT, née GIORDANI, Amarella, professeur à l'École normale
 d'Evreux.
 M^{lle} ROBERT, répétitrice à l'École normale supérieure de Fontenay.
 M^{me} SOURDILLON, née SIMBOISSELLE, directrice de l'École normale de Tours.
 M^{lles} THIÉBAULT, directrice de l'École normale de Saint-Brieuc.
 THOMAS, Jeanne, directrice de l'École normale du Mans.
 M^{me} TRINQUET, née CLARENS, professeur en congé à Agen.
 M^{lle} VIAUD, Marie, professeur à l'École normale de Douai.

LETTRES

- M^{lles} AYMES, décédée.
 ALLÉGRET, Marie-Thérèse, décédée.
 ALLÉGRET, Éva, directrice de l'École normale de Montauban.
 BANCILHON, Malvina, professeur à l'École normale d'Aix-en-Pro-
 vence.
 BLANC, directrice de l'École normale de Châlons.

- M^{lle} BONNEFON, directrice de l'École normale de Chartres.
 M^{me} ESTIENNE, née BOUCHER, professeur à l'École normale de Vannes.
 M^{lle} BROCARD, directrice de l'École normale de Beauvais.
 M^{me} , née BRUAND.
 M^{lle} BUFFÉTRILHE, directrice de l'École supérieure d'Évian.
 M^{mes} CROUZEL, née FONTECAVE, directrice de l'École normale de Cou-
 tances.
 DILHAC, née AUBIOL, professeur à l'École normale de Draguignan.
 DUBUISSON, née MILLIERE, professeur à l'École normale de Rennes.
 M^{lles} GALZANDAT, professeur à l'École normale d'Épinal.
 GARNIER, directrice de l'École normale d'Arras.
 GOUX, professeur à l'École normale de Vesoul.
 GRAS, professeur à l'École normale de Nîmes.
 M^{me} GUILLAT, née LHEUREUX, professeur à l'École normale de Gre-
 noble.
 M^{lle} HOEL, directrice de l'École normale de Bourges.
 M^{me} LEPAGE, née JAMET, professeur à l'École supérieure de Die.
 M^{lles} LANGUERY, professeur à l'École supérieure de Lyon.
 MIARD, professeur à l'École normale de Chambéry.
 PARANT, directrice de l'École supérieure d'Excideuil (Dordogne).
 M^{me} PLATON, née LABONNE, professeur à l'École supérieure de Bor-
 deaux.
 M^{lle} SCHRECK, directrice de l'École normale de Rumilly (Haute-Savoie).

OCTOBRE 1883

SCIENCES

- M^{me} BALLAND, née GASNIER, professeur à l'École normale du Puy.
 M^{lle} BAROZ, professeur à l'École normale de Bourges.
 M^{me} BRUTIN, née MASSON, professeur à l'École normale de Lyon.
 M^{lles} COLSON, professeur à l'École normale de Dijon.
 DURANT, directrice de l'École supérieure de Montcucq (Lot).
 M^{me} FONTBONNE, née MAYER, décédée.
 M^{lles} GONNOT, institutrice à la Tigrá (République Argentine).
 LELOUTRE, directrice de l'École normale de Nîmes.
 M^{me} LE RICOLAIS, née ROBERT Noémi, professeur en congé à Angoulême.
 M^{lle} MARSV, professeur à l'École normale de Laval.
 M^{me} PHILIBERT, née ROUX-FOUILLÉE, professeur à l'École normale de
 Caen.

- M^{me} SAUZIN, née CUINET, professeur à l'École normale de la Roche-sur-Yon.
 M^{lle} SIMIAND, Blanche, professeur à l'École normale de Grenoble.
 M^{me} VIENNOT, née TOURNIER, directrice de l'École normale de Besançon.

LETTRES

- M^{lles} BOISSIER, professeur à l'École normale de Nîmes.
 CHAINTREUR, professeur à l'École supérieure de Lyon.
 M^{mes} CORNUT, née CLOUÏÉ, professeur à l'École normale de Paris.
 COMÈS, née BOULANGER, professeur à l'École normale d'Arras.
 M^{lles} CRUVELLIER, directrice de l'École normale de Guéret.
 CUBEY, professeur à l'École normale de Mâcon.
 M^{me} DOLLÉ, née TOURET, directrice de l'École normale de Pau.
 M^{lles} GÉHIN, directrice en congé à Girecourt-sur-Durbion (Vosges).
 GUNY, directrice de l'École normale de Blois.
 LECOMTE, directrice de l'École normale du Puy.
 MAIGRET, professeur à l'École normale de la Rochelle.
 MARCH, directrice de l'École normale de Nancy.
 MARTIN, Clotilde, professeur à l'École normale de Rodez.
 MONCEAU, Crescence, professeur à l'École normale d'Auxerre.
 MOREL DE FOS, maîtresse de pension à Boulogne-sur-Seine.
 PRUDENT, professeur à l'École normale de Besançon.
 M^{me} ROGUET, née MULLE, professeur à l'École normale de Miliana.
 M^{lles} SICRE, Louise, décédée.
 SZUMLANSKA, Marie-Louise.
 VERDIER, Nina, professeur à l'École normale d'Aix-en-Provence.

OCTOBRE 1884

SCIENCES

- M^{mes} AMELINE, née BEDOS, professeur à l'École normale de Périgueux.
 BONNARD, née MONNIER, en congé à Paris.
 CAHIER, née DOSSUN, professeur à l'École normale de Cahors.
 M^{lle} CHAMPOMIER (Marie-Thérèse), directrice de l'École normale d'Oran.
 M^{mes} CHANTIGLAIRE, née CANTEL, professeur en congé à Ussel.
 CLARET, née BERTRAND, décédée.
 M^{lles} CLÉMENT, professeur à l'École normale de Quimper.
 DEGRAVE.

- M^{lle} LEBRUN, professeur à l'École normale de Limoges.
 M^{me} LEMARCHAND, née MASSÉ, professeur à l'École normale du Mans.
 M^{lle} MATHIEU, professeur à l'École normale de Charleville.
 M^{mes} MONSINON, née LEMOINE, professeur à l'École normale de Douai.
 PÈRE, née COSTAHAUDE, professeur à l'École primaire supérieure
 d'Excideuil.
 M^{lle} PRÉVOST, professeur à l'École normale de Nantes.
 M^{me} PUJOS, née LAFOURCADE, professeur à l'École normale de Tarbes.
 M^{lle} TRÉZÉGUET, directrice de l'École primaire supérieure de Nérac.

LETTRES

- M^{mes} BABINOT, née CHAUVIN, professeur à l'École normale de la Ro-
 chelle.
 BOEHR Marie, née CHARLES, professeur à l'École normale de Tours.
 M^{lles} CHRIST, professeur à l'École normale d'Alençon.
 CLOUZET, directrice de l'École primaire supérieure de Vic-de-
 Bigorre.
 M^{mes} ÉIDENSCHENK, née PATIN, directrice en congé à Oran.
 LATOURNERIE, née LAPIERRE, professeur à l'École normale de Bor-
 deaux.
 POTRINAL, née BOUQUEMONT, en congé à Dijon.
 PONSON, née GAÏDO, professeur à l'École normale de Lyon.
 SALLES, née LOUISE CHARLES, professeur à l'École normale de Rodez.
 M^{lle} SCHILLKNECHT.
 M^{me} TENDIL, née GUITTARD.
 M^{lles} TERRAT, professeur à l'École normale d'Évreux.
 TRIADOU, professeur à l'École primaire supérieure de Montpellier.
 TERCAN.
 M^{me} VOILQUIN, née POIROT, professeur à l'École normale d'Épinal.

 OCTOBRE 1885

SCIENCES

- M^{me} ARVIZET, née MÉO, professeur en congé à Chevigny-en-Valière
 (Côte-d'Or).
 M^{lles} BEUGNON, professeur à l'École normale de Troyes.
 COLOMBIER, professeur à l'École normale de Tarbes.
 DUPLAND (Maria-Rose), professeur à l'École normale de Privas.

- M^{me} GODIN, née AGNÈS, professeur à l'École primaire supérieure de Mouchard.
- M^{lles} GUÉLY, professeur à l'École normale de Châlons-sur-Marne.
 JACQUOT, élève à l'École normale supérieure (3^e année).
 JOUFFROY, professeur à l'École normale de Bar-le-Duc.
- M^{me} LAMBORTON, née DORNAU, professeur à l'École normale de Chartres.
 LEHER, née LAULIAC, décédée.
- M^{lles} MAYEUR, professeur à l'École normale de Douai.
 MILLET, professeur à l'École normale de Châlons-sur-Marne.
- M^{me} NOEL, née LEJEUNE, professeur à l'École normale d'Aurillac.
- M^{lles} VALLUET, décédée.
- M^{me} ZAREMBA, née CALVIN, professeur à l'École normale de Nîmes.

LETTRES

- M^{lles} BILLARDELLE, professeur à l'École normale de Beauvais.
 DALON, professeur à l'École normale de Melun.
- M^{me} DUPLAT, née DAVID, professeur à l'École normale de Lyon.
- M^{lles} ESPITALIER, professeur à l'École normale d'Angoulême.
 FAIVRE, professeur à l'École normale de Vesoul.
- M^{me} GRAFTEAUX, née RIBOT, professeur à l'École normale de Vannes.
- M^{lles} GULLON, professeur à l'École normale de Dijon.
 JUVENETON, professeur à l'École normale de Grenoble.
 KIEFFER, directrice de l'École normale de Douai.
 KLINTZ, professeur à l'École normale de Bar-le-Duc.
- M^{me} LABÉRENNE, née GASTAUD, directrice de l'École primaire supérieure d'Orléans.
- M^{lles} MAYAUD, directrice de l'École normale de Gap.
 MOURGUE, professeur du Lycée de jeunes filles de Marseille.
 PAPILLARD, professeur à l'École normale de la Roche-sur-Yon.
- M^{me} ROY, née Eugénie RENAUD, professeur aux cours secondaires de Caen.
- M^{lles} STADLER, professeur à l'École normale d'Angers.
 VARLET, directrice de l'École normale de Bar-le-Duc.

OCTOBRE 1886

SCIENCES

- M^{me} ALIPHAT, née LEGROS Louise, professeur à l'École normale de Saint-Brieuc.

- M^{lles} BAGUET, professeur à l'École normale de Troyes.
 BERTHET, professeur à l'École normale d'Alençon.
- M^{me} BOINET, née DELAPORTE, professeur à l'École normale de Rouen.
- M^{lles} DUFÉTELLE, professeur à l'École normale de Niort.
 DUPLAND, Clémence, professeur à l'École normale de Privas.
 FOURNEAU, Justine, professeur à l'École normale de Bourg-en-Bresse.
 GAUDEL, professeur à l'École normale de Grenoble.
 GRASSE, professeur à l'École normale de Laon.
- M^{me} GUILLAUME, née JACOULET, Louise, professeur en congé à Paris.
 JACQUIN, née BESSE, professeur à l'École normale de Draguignan.
- M^{lles} MICHON, professeur à l'École normale de Mâcon.
 NAUDET, professeur à l'École normale de Saint-Etienne.
 REY, professeur à l'École normale de Chambéry.
 ROUSSEAU, Mélanie, professeur à l'École normale de Vesoul.
- M^{me} SCHNEIDER, née DEVIDAL, professeur à l'École normale de Clermont-Ferrand.

LETTRES

- M^{lle} AUDAP, Marie-Louise, professeur à l'École normale de Tarbes.
- M^{mes} BÉGAM, née GILLOT, professeur en congé à Saint-Brieuc.
 CHEUZOT, née COEURÉ, professeur à l'École primaire supérieure de Mamers.
- M^{lles} DARRIBES, professeur à l'École normale de Mont-de-Marsan.
 DUMONT, professeur à l'École normale de Lyon.
 GREUZAT, professeur à l'École normale d'Orléans.
 JAUMES, professeur à l'École normale de Montpellier.
- M^{rs} JEFFRIS, née HAWLEY COVENTRY, à Croydon (Angleterre).
- M^{lles} MAHAUT, maîtresse répétitrice à l'École normale supérieure.
 MARLET, décédée.
 MAZURE, professeur à l'École normale d'Aix-en-Provence.
- M^{me} PÉRE, née AUDAP, Mathilde, professeur à l'École normale d'Agen.
- M^{lle} PFEIFFER, professeur à l'École supérieure de Nancy.
- M^{mes} REYNIS, née CRINQUAND, professeur à l'École normale du Puy.
 SABATIER, née LACASSAGNE, Céline, directrice à l'École normale d'Aurillac.
- M^{lle} SIMIAND, Marie, professeur à l'École normale de Lyon.
- M^{me} VIAL, née JACOULET, Céline, professeur en congé à Reims.
-

OCTOBRE 1887

SCIENCES

- M^{me} BAGARY, née CHABRIER, professeur en congé à Roanne.
 M^{lle} BELLIER, professeur à l'École normale de Draguignan.
 M^{me} BILLIARD, née LIARD, professeur à l'École normale de Versailles.
 M^{lles} CABANETTE, professeur à l'École normale de Tulle.
 FIÉVET, professeur à l'École Sophie-Germain de Paris.
 GARDE, professeur à l'École normale du Puy.
 HOEN, professeur à l'École normale de Beauvais.
 M^{me} OLIVE, née CEBY, professeur à l'École normale de Mende.
 M^{lles} PONSART, professeur en congé à Guingamp.
 POIGNET, professeur à l'École normale de Bordeaux.
 ROUSSEAU, Lina, professeur à l'École normale de Charleville.
 M^{me} RUCHE, née YVONNEAU, professeur à l'École normale de Blois.
 M^{lles} SAPÈNE, professeur à l'École normale de Lyon.
 SOUTEVRE, professeur à l'École normale d'Aurillac.
 M^m VIGREUX, née LAURIOZ, professeur à l'École normale d'Auxerre.

LETTRES

- M^{lle} BAERTSCHI, professeur à l'École normale de Versailles.
 M^{me} CHAUVET, née COUTOR, professeur en congé à Paimboeuf.
 M^{lle} CONCARET, décédée.
 M^{mes} DÉTHÈS, née AUBERT, professeur en congé à Oued el Halleng
 (Algérie).
 DELSERIÈS, née WILTGEN, professeur en congé à Saint-Claude.
 M^{lle} GUINIER, Hortense, professeur à l'École normale de Valence.
 M^{me} LAFOURCADE, née DELPECH, directrice de l'École normale de Perpignan.
 M^{lle} MALAISE, professeur à l'École normale de Grenoble.
 M^{me} MANON, née DESCHASSEAUX, professeur à l'École normale de Troyes.
 M^{lles} MASSIP, professeur à l'École normale de Carcassonne.
 MICHAUD, professeur à l'École normale de Valence.
 PETIT, Marie, professeur à l'École normale de Bordeaux.
 REINE, professeur à l'École supérieure d'Orléans.
 ROBIN, professeur à l'École normale d'Orléans.
 STOLTZ, directrice de l'École supérieure de Scondigny (Deux-Sèvres).
 ZGRAGGEN, professeur à l'École normale de Beauvais.

OCTOBRE 1888.

SCIENCES

- M^{lles} BRÉMOND, Eugénie, professeur à l'École normale d'institutrices de Coutances.
 CARON, professeur à l'École normale d'institutrices d'Arras.
 M^{me} COLLOT, née BÉZELIN, professeur à l'École normale d'institutrices d'Arras.
 M^{lles} GILLET, professeur à l'École normale d'institutrices du Mans,
 JEMAU, professeur à l'École primaire supérieure de Lille.
 LOBSTEIN, professeur à l'École normale de Rouen.
 MAURE, professeur à l'École normale d'Agen.
 MAZOYER, professeur à l'École normale de Montpellier.
 M^{me} OURADOU, née ARTIGUES, professeur à l'École normale d'Albi.
 M^{lle} PÉQUIGNOT, professeur à l'École normale de Beauvais.
 M^{me} TOPSENT, née BAZIN, professeur en congé à Rennes.
 M^{lles} TUGAYÉ, professeur à l'École normale d'Angoulême.
 VIAULT, Julie, professeur à l'École normale de Melun.
 VIDAL, Gabrielle, professeur à l'École normale de Mont-de-Marsan.
 WINGERT, professeur à l'École normale de Vannes.

LETTRES

- M^{me} ALIZARD, née MAUNIER, professeur en congé à Paris.
 M^{lles} BEZAULT, professeur à l'École normale de Bourges.
 BINET, professeur à l'École normale de Rennes.
 BOUGE, professeur à l'École primaire supérieure d'Orléans.
 M^{me} CHAUFURNIER, née MARULIER, maîtresse répétitrice à l'École supérieure Sophie-Germain, à Paris.
 M^{lle} FAYRET, professeur à l'École normale de Châlons-sur-Marne.
 M^{me} GRANET, née MORIAU, professeur à l'École normale de Châlons-sur-Marne.
 M^{lles} MARIE, professeur à l'École normale de Rouen.
 MOULINES, professeur à l'École normale d'Albi.
 NAUDIN, professeur à l'École supérieure de Château-du-Loir (Sarthe).
 PÉLISSIER, Lucienne, professeur à l'École normale de Toulouse.
 POTIER, professeur à l'École normale d'Arras.
 PRUVOT, professeur à l'École normale d'Amiens.
 ROUHER, professeur à l'École normale de Moulins.
 SIMONOT, professeur à l'École normale de Nancy.
 THIÉBAUT, Marie, professeur à l'École normale d'Amiens.

OCTOBRE 1889

SCIENCES

- M^{lles} BOYER, Augustine, professeur à l'École supérieure de Voiron.
 CARRÉ, professeur à l'École normale de Laval.
- M^{lles} CHIMOT, née BOUQUERAN, professeur à l'École supérieure de Lille.
 COTONI, née GIORDANI, Joséphine, professeur en congé à Pilo-Canale (Corse).
- M^{lles} DARRIGEON, Blanche, professeur à l'École secondaire de Tunis.
 LACOTTE, professeur à l'École normale de Melun.
 MAWART, professeur à l'École normale d'Amiens.
 MOLINO, professeur à l'École normale d'Aix-en-Provence.
- M^{lles} RIS, née BOURGOIN, Valentine, professeur à l'École normale de Besançon.
- M^{lles} ROUDIER, professeur à l'École normale de Douai.
- M^{lles} SAGE, née REYDON, professeur en congé à Saint-Pons (Hérault).

LETTRES

- M^{lles} BERGEROT, professeur à l'École supérieure de Saint-Lô.
- M^{lles} DESSAGNE, née HUCHET, professeur en congé à Arras.
 DIERS, née BOISSIER, Léonie, professeur en congé à Paris.
- M^{lles} DIERS, professeur à l'École normale de Montauban.
 DUFOUR, Marthe, professeur à l'École normale de Bourges.
- M^{lles} FRAYSSINHE, née FADEVILLE, directrice de l'École supérieure de Chasseneuil (Charente).
- M^{lles} LITAUD, professeur à l'École supérieure de Voiron.
 MANEN, professeur à l'École normale de Limoges.
 MATTE, professeur en congé à Bazeilles (Ardennes).
- M^{lles} MOUCHET, née LAURENT, professeur à l'École normale de Gap.
- M^{lles} POLGE, directrice de l'École normale de Mende.
 ROSSIGNOL, professeur à l'École supérieure Edgar-Quinet, Paris.
 ROSTAING, professeur à l'École normale de Rumilly (Haute-Savoie).
 THIÉBAUTGEORGE, professeur en congé.
 VEDIER, Nancy, maîtresse-répétitrice à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses.
-

OCTOBRE 1890

SCIENCES

- M^{lle} ANTHONI, professeur à l'École normale d'Ajaccio.
 M^{mes} AUBISSÉ, née BOUZON, professeur à l'École normale d'Auxerre.
 BOULINIER, née TEYSSIER, professeur à l'École normale d'Oran.
 M^{lles} CHAMBOSSE, professeur à l'École normale de Périgueux.
 DUBOIS, professeur à l'École supérieure de Lille.
 GRÉPET, professeur à l'École normale d'Angers.
 M^{mes} LAURENT, née LOMBART, professeur à l'École supérieure de Marseille.
 MARCHESSEUX, née COLLAIN, professeur à l'École normale supérieure de Marseille.
 M^{lle} ROOS, professeur à l'École normale de Moulins.
 M^{mes} ROUSSEL, née SORREL, décédée.
 TERRASSON, née MARQUÈS, professeur à l'École supérieure de Nîmes.

LETTRES

- M^{lles} ARTEIL, professeur à l'École normale de Cahors.
 BACH, maîtresse répétitrice à l'École supérieure Edgar-Quinet, Paris.
 M^{me} BIANE, née LAURENT, professeur à l'École supérieure de Bordeaux.
 M^{lles} BOURCHET, professeur à l'École normale de Grenoble.
 BUISSON, professeur à l'École normale de Tours.
 M^{mes} BURLET, née MONNIER, Thérèse, en congé à Chalon-sur-Saône.
 CHOPIN, née STREICHER, professeur à l'École normale de Bourg-en-Bresse.
 M^{lles} DELHOMME, maîtresse-répétitrice à l'École supérieure Sophie-Germain, Paris.
 FOLTZER, professeur à l'École normale de Vesoul.
 GONIN, professeur à l'École normale d'Arras.
 MOROT, Louise, décédée.
 POMMERET, professeur à l'École normale de Bourg-en-Bresse.
 PRÉVOST, professeur à l'École normale de Nantes.
 M^{me} REGNAULT, née BRULÉ, professeur à l'École normale de Chartres.
-

OCTOBRE 1894

SCIENCES

- M^{lles} CHAUVIN, Apollonie, professeur à l'École normale de Carcassonne.
COMBEAU, professeur à l'École normale de Mont-de-Marsan.
GAILLARD, professeur à l'École normale de Grenoble.
- M^{me} GUILLET, née LAFUMÉE, professeur à l'École normale de Valence.
- M^{lles} LEFORT, professeur à l'École normale de Laon.
MARTIN, Marguerite, élève à l'École normale supérieure de Fontenay (3^e année).
MILLET, Antonia, professeur à l'École normale de Rumilly.
PÉQUIGNOT, Marthe, professeur à l'École normale de Beauvais.
TRIGON, professeur à l'École normale d'Ajaccio.
VALAUD, professeur à l'École normale de Niort.
VIGNARD, professeur à l'École normale de Valence.

LETTRES

- M^{lles} ARNAUD, professeur à l'École normale de Douai.
CHARNAY, professeur à l'École normale de Charleville.
COUTURIER, professeur à l'École normale de Laon.
DARTIGUES, professeur à l'École normale de Pau.
DIAMANTOPOULO, au Pirée (Grèce).
- M^{mes} DUBUISSON, née DUBUISSON, en congé à Toulon, 14, avenue Saint-Jacques-Colette.
DUCHENNE, née WILBERT, maîtresse répétitrice, École supérieure Sophie-Germain.
- M^{lle} GIGNAN, professeur à l'École normale de Chambéry.
GOUMONT, professeur à l'École secondaire de Tunis.
GRAUVOGEL, professeur à l'École normale de Douai.
LE BERRE, professeur à l'École normale du Mans.
- M^{me} LÉVY, née HIRTZ, maîtresse répétitrice, École supérieure Sophie Germain, Paris.
- M^{lles} MAUCOURANT, professeur à l'École normale de Rouen.
NAZON, professeur à l'École normale d'Albi.
REGNAULT, professeur à l'École normale de Rouen.
SABATHIER, Blanche, élève à l'École normale supérieure (3^e année).
-

OCTOBRE 1892

SCIENCES

- M^{lles} ANTONIN, professeur à l'École normale de Gap.
 BLANC, Antonia, professeur à l'École normale de Nevers.
 BOYER, Adeline, professeur à l'École normale d'Aix-en-Provence.
 CLAMARON, professeur à l'École normale de Bordeaux.
 CLERC, professeur à l'École normale de Chambéry.
- M^{me} LAJONCHÈRE, née RIBOTTA, professeur à l'École normale de Digne.
- M^{lles} MERCHEZ, Juliette, professeur à l'École supérieure du Havre.
 ROUQUETTE, professeur à l'École normale de Perpignan.
 VERNIER, professeur à l'École normale de Besançon.

LETTRES

- M^{lles} AUBERT, Louise, professeur à l'École normale de Gap.
 BRÉMOND, Emma, professeur à l'École normale de Digne.
 BROUEL, professeur à l'École normale du Mans.
 DAVID, Irène, professeur à l'École normale de Vesoul.
 DUFOUR, Rose, professeur à l'École normale de Melun.
 EPINOUX, professeur à l'École normale de Niort.
- M^{me} FREYDIER, née ROUX, professeur à l'École normale de Troyes.
- M^{lles} GEORGES, Céline, professeur à l'École normale de Moulins.
 GUÉRIN, professeur à l'École normale de Châteauroux.
 HUTH, professeur à l'École normale de Chaumont.
 MARTIGNON, professeur à l'École normale de Caen.
 MODRIN, professeur à l'École normale de Foix.
 POLLET, Thérèse, professeur à l'École normale de Saint-Étienne.
 RAUCH, professeur à l'École supérieure de Pithiviers (Loiret).
 SICARDON, en congé à l'École normale supérieure.
 SPALIKOWSKI, professeur à l'École normale de Coutances.

OCTOBRE 1893.

SCIENCES

- M^{lles} BÉZIER, professeur à l'École normale de la Roche-sur-Yon.
 BOURGOIN, Cécile, professeur en congé, boursière en Allemagne.

- M^{lles} CLIGNY, Gabrielle, professeur à l'École normale de Troyes.
 DESSAIGNES, professeur à l'École supérieure d'Aurillac.
 DESVIGNES, professeur à l'École normale de Perpignan.
 GRASSI, professeur à l'École supérieure de Limoux (Aude).
 LESTRE, professeur à l'École normale d'Ajaccio.
 PY, professeur en congé, boursière en Allemagne.
 ROUYER, professeur en congé, boursière en Angleterre.
 SOUBBE, professeur à l'École supérieure de Mouy (Oise).
 VÉREL, professeur à l'École normale de Rumilly (Haute-Savoie).
 VIDAL-NAQUET, professeur à l'École normale de Foix.

LETTRES

- M^{lles} ALBERT, professeur en congé, boursière en Angleterre.
 BAULOT, professeur à l'École supérieures de Mézières.
 BURNET, professeur à l'École normale d'Auxerre.
 BUTTNER, maîtresse-professeur aux cours secondaire de Montbéliard.
 M^{me} CASTEX, née CASTEX, professeur à l'École normale de Toulouse.
 M^{lles} CHATEIGNIER, déléguée à l'École normale de Rumilly.
 COUBBIÈRES, professeur à l'École normale de Tulle.
 ÉTIENNE Jeanne, professeur à l'École normale de Limoges.
 JUNCK, en congé à Paris.
 LAMARCHE, professeur à l'École normale de Montpellier.
 M^{me} LEFEBVRE, née DUVOISIN, déléguée à l'École normale de Quimper.
 M^{lles} MARÉCHAL, professeur à l'École normale du Mans.
 ROTH, professeur à l'École normale de Rouen.
 SEGONZAC, professeur à l'École normale d'Angoulême.
 VOGELI, Jeanne, déléguée à l'École normale de Grenoble.

OCTOBRE 1894.

SCIENCES

- M^{lles} CORRÈGE, élève à l'École normale supérieure.
 COUGET, professeur à l'École supérieure de Chasseneuil (Charente).
 DAYNÉ, professeur à l'École supérieure d'Annonay (Ardèche).
 DERRÉ, professeur à l'École supérieure de Commercy (Meuse).
 HÉRISSE, professeur à l'École supérieure de Mirande.
 HUOT, professeur à l'École normale de Toulouse.

- M^{lles} MATTEÏ, élève à l'École normale supérieure.
 MORIZOT, professeur à l'École supérieure de Calais.
 NOGUES, professeur à l'École normale de Miliana.
 PASCAL, professeur à l'École supérieure de Dié (Drôme).
 PICHE, professeur à l'École supérieure d'Évian (Haute-Savoie).
 VIDAL, Marguerite, professeur à l'École normale de Clermont-Ferrand.
 VOGELI Louise, professeur à l'École supérieure de Bonneville (Savoie).

LETTRES

- M^{lles} ALZIEU, professeur à l'École supérieure de Thonon (Haute-Savoie).
 ANGLES, professeur en congé à Marseille, 20, rue des Bergers.
 BOSG, professeur à l'École normale de Nevers.
 BASSELIER, professeur à l'École normale de Caen.
 CAILLE, professeur à l'École normale d'Arras.
 CAVALIER, professeur à l'École normale de Saint-Brieuc.
 CHAMBRE, professeur à l'École normale de Périgueux.
 CHERVET, professeur à l'École normale de Guéret.
 FLAYOL, professeur à l'École supérieure de Melun.
 GUENOT, professeur à l'École normale de Laval.
 MENUT, déléguée à l'École normale de Douai.
 OBOUL, professeur à l'École supérieure de Roubaix.
 RADEFF, professeur à Sofia (Bulgarie).
 RICHARD Marie, élève à l'École normale supérieure.
 REYDON Marguerite, élève à l'École normale supérieure.
 TRÉBAULT, Honorine, professeur à l'École normale de Saint-Brieuc.

 OCTOBRE 1895

SCIENCES

- M^{lles} BÉGUÉ, élève à l'École normale supérieure de Fontenay.
 BLANC Françoise, élève à l'École normale supérieure de Fontenay.
 BRIÈRE, professeur à l'École normale de Vannes.
 COLIN, élève à l'École normale supérieure.
 COSTANTINI, élève à l'École normale supérieure.
 DUSSAUT, élève à l'École normale supérieure.
 GEBBAULT, élève à l'École normale supérieure.

- M^{lles} LALANNE, élève à l'École normale supérieure.
 PASCAU, élève à l'École normale supérieure.
 PEIGNET, élève à l'École normale supérieure.
 POLLET Marthe, élève à l'École normale supérieure.
 THOLOMIER, élève à l'École normale supérieure.

LETTRES

- M^{lles} BINY, élève à l'École normale supérieure.
 BORDENAVE, élève à l'École normale supérieure.
 DUDON, élève à l'École normale supérieure.
 FERRY, élève à l'École normale supérieure.
 GRELLIER, élève à l'École normale supérieure.
 GULLIERMINE, élève à l'École normale supérieure.
 LAMOTTE, élève à l'École normale supérieure.
 LAUGIER, élève à l'École normale supérieure.
 MALLAT, élève à l'École normale supérieure.
 POMMIER, élève à l'École normale supérieure.
 TRON, élève à l'École normale supérieure.
 VAISSON, élève à l'École normale supérieure.
 VERGUET, élève à l'École normale supérieure.

OCTOBRE 1896.

SCIENCES

- M^{lles} ALLIER, élève à l'École normale supérieure.
 BEURTHIERET, id.
 CLIGNY, Camille, id.
 DUBOSC, id.
 HARDOUIN, id.
 LACOSTE, id.
 LIMOUSIS, id.
 SÉRET, id.

LETTRES

- M^{lles} ANDRÉ, élève à l'École normale supérieure.
 ARTIGES, id.
 BOURGOIS, id.

M ^{lles}	BUGALIÈRES, élève à l'École normale supérieure.	
	CUSSONNEAU,	id.
	DELAMARRE,	id.
	DUPONT,	id.
	DUSSAUD, Eulalie,	id.
	GUEHNER,	id.
	MIROUX,	id.
	PUJADE,	id.
	D'YZALGUIER,	id.

DIRECTION

3^e année préparatoire à la Direction.

	Promotions
M ^{lles} BARBAT, directrice du collège de Toul.....	1883
BARON, élève à l'École normale supérieure de Fontenay..	1896
BOURGOIN, Berthe, directrice de l'École normale de Privas.	1890
BOURGOISE, directrice de l'École normale de Quimper....	1884
M ^{me} CLÉMENSON, directrice de cours à Alger.....	1882
M ^{lle} COMBE, professeur à l'École normale d'Angers.....	1895
M ^{mes} CUTTOLI, née PÉLISSIER, Jeanne, décédée.....	1887
DUTILLEUL, née PELTIER, décédée.....	1882
M ^{lles} FRUGIER, directrice de l'École normale d'Angoulême.....	1882
GUINIER, directrice de l'École normale de Dragnignan....	1884
M ^{me} HEIGNY, directrice de l'École normale de Rennes.....	1886
HENRY, née AMET, directrice de l'École supérieure de Commercy.....	1894
M ^{lles} LADOUCE, décédée.....	1883
LARIVIÈRE, directrice de l'École normale de Rodez.....	1887
MAHIEU, élève à l'École normale supérieure de Fontenay.	1896
MARSY, Émilie, directrice de l'École normale de Char- leville.....	1882
MICHEL, directrice de l'École normale de Bourg.....	1890
NEAU, directrice de l'École supérieure de Castelsarrasin.	1889
PETOT, professeur à l'École normale de Nancy.....	1890
M ^{me} PIERRE, née NIVOLEY, professeur à l'École de Nîmes.....	1882
M ^{lles} PIERRE, directrice de l'École normale de Saint-Étienne...	1882
RAVEL-CHAPUIS, professeur à l'École normale de Bourg....	1886
RUET, directrice de l'École normale d'Ajaccio.....	1890
SANDILHON, professeur à l'École normale de Troyes.....	1891

DES ANCIENNES ÉLÈVES DE FONTENAY-AUX-ROSES 337

M ^{lles} TASSIN, élève à l'École normale supérieure de Fontenay.	1896
TERRIAL, directrice de l'École primaire supérieure de Barbezieux.....	1893
THOMAS L....., directrice de l'École normale d'Albi.....	1888
VAILLANT, directrice de l'École normale de Rouen.....	1887
VERPINET, professeur à l'École normale de Mâcon.....	1897
VOINET, directrice de l'École normale d'Angers.....	1884

LISTE GÉNÉRALE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

A		M ^{mes} BAROZ		Promotion
M ^{mes}		Promotion		
	AGNÈS	1885	BASSELIER	1894
	ALBERT	1893	BAZIN	1888
	ALLEGRET, Éva	1882	BEDOS	1884
	ALLEGRET, Marie-Th.	1882	BÈGUÈ	1893
	ALLIER	1896	BELLIER	1887
	ALZIEU	1894	BERGEROT	1889
	AMET		BÉRIDOT	1881
	ANDRÉ	1896	BERTHET	1886
	ANGLES	1894	BERTRAND	1884
	ANTHONI	1890	BESSE	1886
	ANTONIN	1892	BEUGNON	1885
	ARNAUD	1891	BEURTHERET	1896
	ARTEIL	1890	BEZAULT	1888
	ARTIGES	1896	BÉZELIN	1888
	ARTIGUES	1890	BÉZIER	1893
	AUBERT, Denise	1887	BILLARDELLE	1885
	AUBERT, Louise	1892	BINET	1888
	AUDAP, M.-Louise	1886	BINY	1895
	AUDAP, Mathilde	1886	BLANC, Marie	1882
	AURIOL	1882	BLANC, Françoise	1895
	AYMÈS	1882	BLANC, Antonia	1892
			BOISSIER	1883
			BOISSIER, Léonie	1889
			BONNEFON	1882
			BONNEFOY	1880
			BONNEL	1880
			BORDENAVE	1895
			BOSC	1894
			BOUCHER	1882
			BOUIGE	1888
			BOULANGER	1883
B				
	BACH	1890		
	BAERTSCHI	1887		
	BAGUET	1886		
	BANCILHON, Aglaé	1881		
	BANCILHON, Malvina	1882		
	BARBAT	1883		
	BARON			

	Promotion		Promotion
M ^{mes} GAUDEL	1886	M ^{mes} HEIGNY	
GÉBELIN	1892	HENRY	1882
GÉHIN	1883	HÉRISSEY	1894
GEORGES, Elodie	1884	HIRTZ	1891
GEORGES, Céline	1881	HOEL	1882
GERBAULT	1895	HOEN	1887
GIGNAN	1891	HUCHET	1889
GILLET	1888	HUOT	1894
GILLOT	1886	HUTH	1892
GINIER	1881		
GIORDANI, Amarelle ..	1882	I	
GIORDANI, Joséphine ..	1889	ISTRE	1893
GONIN	1890	IZALQUIER (D')	1896
GONNOT	1883		
GOOD	1881	J	
GOSSIN	1880	JACOULET, Louise	1886
GOUX	1882	JACOULET, Céline	1886
GOUMONT	1891	JACQUEMIN	1880
GRAS	1882	JACQUOT	1885
GRASSE	1886	JALAMBIC	1880
GRASSI	1893	JAMET	1882
GRAVIER	1884	JAUMES	1886
GRAUYOGEL	1894	JEANNINGROS	1881
GRELLIER	1895	JOBEZ	1880
GREPET	1890	JOUFFROY	1885
GREUAT	1886	JUMAU	1888
GUÉLY	1885	JUNCK	1893
GUÉNOT	1894	JUVENETON	1885
GUÉBIN	1892		
GUERRIER	1896	K	
GULLIERMINE	1895	KIEFFER	1885
GUILLOT	1881	KLINTZ	1885
GUINER			
GUINER, Hortense ..	1887	L	
GUITTARD	1884	LABONNE	1882
GULLON	1885	LACASSAGNE	1880
GUNY	1883	LACASSAGNE, Céline ..	1886
H			
HAWLEY	1886		
HARDOUIN	1896		

	Promotion		Promotion
M ^{mes} LACHÈZE.....	1880		
LACOSTE.....	1896		
LACOTTE.....	1889		
LACROIX.....	1881		
LADOUCE.....			
LAFOURCADE.....	1884		
LAFUMÉE.....	1891		
LALANNE.....	1895		
LAMARCHE.....	1893		
LAMOTTE.....	1895		
LIMOUSIS.....	1896		
LANDAIS.....	1880		
LANGUERY.....	1882		
LAPIERRE.....	1884		
LARIVIÈRE.....			
LAUGIER.....	1895		
LAULIAC.....	1885		
LAURAIN.....	1880		
LAURENS.....	1890		
LAURENT.....	1889		
LAURIOL.....	1881		
LAURIOZ.....	1887		
LAVERTUJON.....	1881		
LE BERRE.....	1891		
LEBRUN.....	1884		
LECOMTE.....	1883		
LÉCUELLÉ.....	1882		
LEFORT.....	1891		
LEGROS.....	1881		
LEGROS, Louise.....	1886		
LHEUREUX.....	1882		
LEJEUNE.....	1885		
LELOUTRE.....	1883		
LEMOINE.....	1884		
LÉVEILLÉ.....	1880		
LIARD.....	1887		
LITAUD.....	1889		
LOBSTEIN.....	1888		
LOMBARD.....	1890		
		M	
		M ^{mes} MAGNIER.....	1880
		MAHAUT.....	1886
		MAHIEU.....	
		MALAISE.....	1887
		MALLAT.....	1896
		MANCHET.....	1880
		MANEN.....	1889
		MARCH.....	1883
		MARÉCHAL.....	1893
		MARIE.....	1888
		MARLET.....	1886
		MARQUÈS.....	1890
		MARSY.....	
		MARSY, Marie-Émilie.....	1885
		MARTIGNON.....	1892
		MARTIN, Clotilde.....	1883
		MARTIN, Marguerite.....	1891
		MARULIER.....	1888
		MASSÉ.....	1884
		MASSIP.....	1887
		MASSON.....	1883
		MATHIEU.....	1880
		MATHIEU.....	1882
		MATHIEU.....	1884
		MATTE.....	1889
		MATTÉI.....	1894
		MAUCOURANT.....	1891
		MAUNIER.....	1888
		MAURAN.....	1880
		MAURE.....	1888
		MORIAU.....	1888
		MAWART.....	1889
		MAYAUD.....	1885
		MAYER.....	1883
		MAYEUR.....	1885
		MAZOYER.....	1888
		MAZURE.....	1886
		MAIGRET.....	1883

	Promotion
M ^{mes} MENUT.....	1894
MÉO.....	1885
MERCHEZ.....	1892
Miard.....	1882
MICHAUD.....	1887
MICHEL, Amélie.....	
MICHON.....	1886
MILLÉ.....	1883
MILLET.....	1885
MILLET, Antonia....	1891
MILLÈRE.....	1882
MINGUIN, Julie.....	1880
MINGUIN, Berthe....	1880
MIROUX.....	1896
MODRIN.....	1892
MOLINO.....	1889
MONCEAU.....	1881
MONCEAU, Crescence.	1883
MONNIER, Thérèse...	1890
MONNIER.....	1884
MORAND.....	1881
MOROT.....	1890
MOREL DE FOS.....	1883
MORSOT.....	1894
MOULLOT.....	1881
MOULINES.....	1888
MOURGUE.....	1885

N

NAUDET.....	1886
NAUDIN.....	1888
NAZON.....	1891
NEAU.....	
NICOLAS.....	1882
NIVOLEY.....	
NOGUES.....	1894

O

ODOUL.....	1894
------------	------

	Promotion
P	
M ^{mes} PAGÈS.....	1880
PAPILLARD.....	1885
PARANT.....	1882
PASCAL.....	1894
PASCAU.....	1895
PATIN.....	1884
PEIGNET.....	1895
PÉLISSIER, Jeanne...	
PÉLISSIER, Lucienne..	1888
PELTIER.....	
PÉQUIGNOT.....	1888
PÉQUIGNOT, Marthe..	1891
PÉRAS.....	1880
PERNESSIN.....	1881
PERNY.....	1881
PERRIN.....	1881
PETIT.....	1881
PETIT.....	1887
PETOT.....	
PFEFFER.....	1886
PICHE.....	1894
PIERQUET.....	1881
PIEYRE.....	
PIOT.....	1880
PLANCHARD.....	1881
POIGNET.....	1887
POIRÔT.....	1884
POLLE.....	1889
POLLET, Thérèse....	1892
POLLEY, Marthe....	1895
POMMERET.....	1890
POMMIER.....	1895
PONSART.....	1887
POTIER.....	1888
PRÉVOST.....	1884
PRÉVOST.....	1890
PRUDENT.....	1883
PRUVOT.....	1888

	Promotion		Promotion
M ^{mes} PUJADE	1896		
PY.....	1893		
		S	
R		M ^{mes} SABATHIER.....	1891
RADEFF	1894	SAFFROY	1880
RAGONOD	1881	SAGNIER.....	1884
RAUCH	1892	SANDILHON.....	
RAVEL CHAPUIS		SAPÈNE	1887
RAYNAUD	1882	SCHAFFER	1880
REGNAULT	1894	SCHRECK	1882
REINE	1887	SCHILTKNEETH	1884
RÉMY.....	1880	SEGONZAC.....	1893
RENAUD, Eugénie	1885	SEMMARTIN.....	1880
RENAUD, Marie	1881	SÉRET	1896
REY	1886	SICAJODON.....	1892
REYDON, Léonie.....	1889	SICRE, MARGUERITE... ..	1880
REYDON, Marguerite	1894	SICRE, Louise.....	1883
RIBOT.....	1885	SIMBOISELLE	1882
RIBOTTA.....	1892	SIMIAND, Blanche... ..	1883
RICHARD.....	1884	SIMIAND, Marie.....	1886
RICHARD, Marie.....	1894	SIMONOT.....	1888
ROBERT, Constance.. ..	1882	SIRVEN, Adna.....	1880
ROBERT, Noëmi.....	1883	SIRVEN, Mina	1881
ROBIN	1887	SORREL	1890
ROCHERLAVE	1881	SOUBRE	1893
ROOS	1890	SOUTEYRE	1887
ROSSIGNOL.....	1889	SPALIKOWSKI.....	1892
ROSTAING	1889	STADLER	1885
ROTH	1893	STOLTZ.....	1887
ROUDIER.....	1889	STREICHER.....	1890
ROUHER	1888	SZUMLANSKA.....	1884
ROUQUETTE	1892	SZUMLANSKA, Marthe- Louise.....	1883
ROUBIN	1880		
ROUSSEAU, Mélanie	1886	T	
ROUSSEAU, Lina.....	1887	TASSIN	
ROUYER	1893	TEISSÈRE.....	1881
ROUX	1892	TERRAT	1884
ROUX-FOUILLÉE	1883	TERRIAL.....	
RUALT	1880	TEYSSIER	1890
RUET			

	Promotion		Promotion
M ^{mes} THÉBAULT, Honorine	1894	M ^{mes} VERGUET	1895
THÉBAULT	1882	VERNIER	1892
THÉBAULT, Marie	1888	VERPINET	
THÉBAULTGEORGE	1889	VIAUD, Léonie	1880
THOLOMIER	1895	VIAUD, Marie	1882
THOMAS, Victorine	1880	VIAULT, Julie	1888
THOMAS, Jeanne	1882	VIDAL, Gabrielle	1888
THOMAS, L.		VIDAL, Marguerite	1894
THOUVENOT	1884	VIDAL-NAQUET	1893
TOURNIER	1883	VIGNARD	1891
TOUBRET	1883	VOGELI, Jeanne	1893
TRÉZÉGUET	1884	VOGELI, Louise	1894
TRIADOU	1884	VDINET	
TRIGON	1891		
TRON	1895	W	
TUGAYÉ	1888	WILBERT	1891
TURCAN	1884	WILTGEN	1887
		WINGERT	1888
V		WOLTER	1880
VAILLANT			
VALAUD	1891	Y	
VALLUET	1885	YVONNEAU	1887
VARLET	1885		
VAISSON	1895	Z	
VERDIER, Nina	1883	ZBRAGGEN	1887
VERDIER, Nancy	1889		
VEREL	1893		



